N° 198 1er Mars 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Notre prochain aimé dans le Christ

De même que nous tenons de Notre-Seigneur Jésus-Christ la grâce d'aimer Dieu (1), nous tenons aussi de lui celle d'aimer le prochain. De cette plénitude qu'il a plu au Père de faire habiter dans son Fils bien-aimé, tous nous recevons, et véritablement, grâce sur grâce (2).

« Le premier commandement, dit Jésus, c'est : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, et de tout ton esprit et de toute ta force. Le second est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements toute la Loi dépend et les Prophètes. Et il ne saurait y avoir d'autre commandement plus grand que ces deux-là. » Bien plus, notre divin Maître suggère nettement qu'ils ne sont pas aussi différents l'un de l'autre qu'on pourrait le penser : « Sans doute, celui d'aimer Dieu est le plus grand et le premier commandement; mais le second, dit-il, lui est semblable (3). » Et, en effet, Jésus va s'appliquer, tant qu'il va

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, n° de janvier 1936.
(2) Col., I, 19; Jean, I, 16.
(3) Marc, XII, 28-31; Matt., XXII, 35-40.

pouvoir, à rehausser ce second commandement, comme s'il voulait l'élever au niveau du premier et en quelque sorte l'enchaîner à ce premier.

Dans le Christ nous allons puiser, outre ce grand fond d'amitié avec Dieu que nous avons dit précédemment, un fond tout nouveau d'amitié avec le prochain. Et les deux seront d'ailleurs si rapprochés l'un de l'autre qu'il ne sera plus question de deux vertus, mais d'une seule vertu de charité, formant une seule et même amitié, et se révélant aussi théologale dans un sens que dans l'autre. Cette fusion des deux amours est une merveille. Elle est l'œuvre de Jésus-Christ. Il lui a fallu pour cela recréer parmi nous ces deux amours, humaniser pour ainsi dire le premier, diviniser le second, se faire le centre des deux, et agir puissamment sur l'un et l'autre, mais peut-être encore plus spécialement sur le second. C'est pourquoi la charité envers le prochain nous apparaît comme entièrement recomposée et foncièrement renouvelée en Jésus-Christ.

C'est, à coup sûr, un des points sur lesquels nous entendons Jésus nous dire avec tant d'autorité personnelle : « Ne pensez pas que je sois venu abroger la Loi ni les Prophètes : je ne suis pas venu défaire mais parfaire. Car je vous dis que si votre justice ne l'emporte sur celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux (1)... (Ainsi) vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu ne haïras que ton ennemi. Et moi, pour vous qui m'écoutez, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur

(1) Matth., v, 17, 20.

les méchants et sur les bons, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Est-ce que les Publicains ne font pas aussi la même chose ? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous d'extraordinaire ? Est-ce que les païens ne font pas aussi la même chose ? Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Car vous devez, vous, être parfaits comme votre Père céleste est parfait (1). »

Si je cite tout ce texte, c'est que déjà toute la réforme de Notre-Seigneur y est incluse. Que de fois il a dû insister là-dessus, travailler dans ce sens-là! C'est pourquoi il dira finalement : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés; oui, comme je vous ai aimés, vous aussi vous vous aimiez les uns les autres. C'est à cela que tout le monde reconnaîtra que vous êtes pour moi vraiment des disciples, si vous avez de la dilection, de l'amitié, les uns pour les autres (2). »

Il est impossible de s'y méprendre, et on ne peut être plus formel. Expressément Jésus change l'énoncé même du précepte. L'ancien disait : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'est-à-dire : « Tu lui porteras l'amour même que tu as pour toi; tu regarderas en lui un autre toi-même. » Le nouveau, Jésus l'exprime ainsi : « Mon commandement, c'est que vous vous aimiez comme moi je vous ai aimés (3). » Ce qui voudra dire tout ensemble : « Vous aurez les uns pour les autres l'amour même que j'ai eu pour vous ; et vous regarderez votre prochain comme s'il était encore moi-même. » Nous saisissons là, sur le vif et dans son principe le plus

(1) Matth., v, 43-48; Luc, vi, 27-28, 36.
(2) Jean, xiii, 34-35.
(3) Jean, xv, 12.

profond, le ferment de la grande transformation que Notre-Seigneur veut opérer dans notre humanité en fait d'amour du prochain. Tout est contenu dans ce raccourci : Tu aimeras ton prochain comme toi, dit la vieille formule... Tu l'aimeras comme moi, dit Jésus...

*
* *

Pour apercevoir toute la grandeur comme aussi toute la difficulté de l'entreprise, il faut bien se rendre compte de quoi il s'agit. Refaire entre nous tous la belle amitié humaine et la fondre dans l'amitié divine, voilà l'ouvrage que le Fils de Dieu fait homme veut bien assumer parmi ses frères. Les faire s'aimer entre eux en les faisant s'aimer en Dieu, les faire s'aimer plus dans l'esprit que dans la chair, les lier non seulement pour le temps qui passe mais pour l'éternité qui demeure, susciter parmi eux des amours si profonds, si spirituels et si grands qu'ils méritent d'être éternels et de se retrouver au sein de Dieu, voilà ce que veut Notre-Seigneur.

Il veut que nous nous aimions comme des frères, et non pas seulement en humanité mais en divinité. La même amitié qui nous unit à Dieu est aussi, grâce à Jésus-Christ, celle qui doit régner entre nous. Y pensons-nous assez ? La même amitié, formellement la même. Il faut donc qu'elle offre à nous d'une part le même objet à aimer et les mêmes motifs d'aimer, et qu'elle fasse jaillir en nous d'autre part la même source d'amour et la même façon d'aimer. Et ce doit être, d'un côté comme de l'autre, non pas seulement de l'humain mais du divin : quelque chose de l'amabilité de mon Dieu doit briller dans mon prochain, et quelque chose de l'amour même de Dieu doit se communiquer à mon cœur à l'égard du prochain; sans quoi, ce n'est pas vraiment la charité chrétienne.

Mais il faut avouer qu'il y a pour cela fort à faire. Car, nous l'avons dit en étudiant la difficulté d'aimer Dieu et nous devons le redire en touchant à la difficulté de bien aimer le prochain, l'homme est plus pauvre en amour qu'il ne veut le reconnaître. Nous ne sommes ni pessimistes ni optimistes : nous tâchons de sentir ce qui est; nous éprouvons notre propre cœur comme nous auscultons celui des autres.

Ce cœur humain, s'il reste dans son état de nature, difficilement se porte et plus difficilement se maintient à ce degré d'attachement et de désintéressement que demande pourtant la moindre amitié. Il a peine à nourrir de sa propre substance un sentiment de cette qualité. Il dépasse malaisément l'amour de concupiscence et de convoitise. Il se dégage mal de ce que cet amour a de limité quant à l'objet de sa recherche, et d'intéressé quant à la nature même de la recherche. Bref, le cœur humain sort péniblement du quant à soi. La longue fidélité, l'absolu dévouement, le renoncement, qu'exige l'amour d'amitié, trop souvent lui pèsent et le lassent et sont comme au-dessus de ses forces. Notre cœur est alourdi, gémissait saint Augustin (1).

D'ailleurs, dans presque tous ses amours, l'être humain demeure beaucoup plus sensible, pour ne pas dire sensuel, qu'il n'est spirituel. Or, je prétends, avec saint Thomas, que pour être capable d'amitié il faut être spirituel. Les passions de l'amour sont foncièrement égoïstes et vont naturellement à la convoitise; seuls les hauts sentiments de l'amour peuvent s'élever à l'amitié. Certes, il y a des amitiés passionnées; mais elles ne constitueront jamais des amitiés véritables et durables que si dans toute

(1) « Aggravatum est cor nostrum. »

leur sensibilité elles contiennent cependant un fond de spiritualité : ce qui n'est pas chose si facile ni si naturelle. Notre cœur demeure un cœur de chair. On cherche plus spontanément à jouir ou à dominer qu'à servir ou à se donner. On est comme forcément hanté de soi. Les meilleures affections s'en ressentent. Que de fois on est surpris de constater combien celles même qui devraient être le plus dépouillées d'égoïsme en sont embarrassées! L'attachement des parents à leurs enfants, par exemple, souvent est entaché de cette misère. Et beaucoup d'autres liaisons le sont encore davantage, qui pourtant se font sur de grandes déclarations d'amour. Il est dur et peu naturel de se renoncer assez pour aimer dans la perfection de l'amitié. Alors, avec quel cœur ferons-nous la charité ? Où puiserons-nous la divine miséricorde que suppose la charité ? Il y faudra une grâce insigne.

Il y a d'ailleurs d'autres graves difficultés provenant des objets vers lesquels se portent nos amours. Si Dieu, avons-nous dit, s'offre à nous comme une Beauté trop lointaine et avec des amabilités trop spirituelles, le prochain, en revanche, se présente à nous dans des beautés trop proches et avec des attraits qui sont loin d'être spirituels. C'est la même difficulté, si l'on veut, sauf qu'elle est renversée : nous avons un Dieu qui n'est pas assez prenant, un prochain qui l'est trop, mais pour le motif même où Dieu ne l'est pas assez. Tandis que l'éternelle beauté nous échappe, nous risquons fort, dans nos étreintes, de n'embrasser que d'éphémères réalités. A nos yeux de chair la présence de Dieu n'apparaît pas, et même aux yeux de notre esprit elle s'amenuise beaucoup trop. Mais celle du prochain perd aussi de sa vraie qualité et de sa grande étendue, et ne nous apparaît pas de prime abord pour ce qu'elle est. Car notre prochain, dans son fond,

lui aussi est spirituel et immortel, et il est fait pour s'épanouir et demeurer dans l'Éternel. Lui aussi constitue dans sa vraie réalité « un vaste monde silencieux et impalpable qui est sans caresses et sans baisers (1) ». Voilà qui nous échappe et à quoi nous ne sommes, naturellement parlant, guère plus sensibles qu'à la splendeur de notre Dieu. Nous ne réalisons pas facilement les plus grandes réalités, et nous n'en sommes touchés que faiblement et passagèrement.

Au lieu de cela, il nous arrive de céder à des attraits inexplicables et de nous éprendre follement pour des beautés qui sont souvent très vaines et très superficielles. Dans ces rencontres la nature peut encore, à condition qu'on ne l'empêche pas, faire son œuvre; mais la grâce ne fait pas la sienne. Le prochain, à ces conditions-là, c'est seulement celui qui nous plaît et dans la mesure même où il nous plaît. Je suis prêt à chérir ou à haïr selon qu'on me revient ou qu'on ne me revient pas. Cette adaptation ou inadaptation de moi-même à l'objet se fait sur le plan des choses les plus tangibles et les plus immédiates. On me plaît parce qu'on multiplie en ma faveur les petites amabilités, et que l'on me prend en affection et considération, ou que l'on me donne des satisfactions. On me charme, on me trouble le cœur par des avantages tout extérieurs, de peu de valeur en soi, flatteurs pour moi, ou par des appâts qui me prennent et me retiennent sans même que je puisse dire pourquoi.

A ce jeu le prochain est nécessairement pour un chacun très restreint en nombre. Et, dans ce petit nombre même, le bon ordre n'est pas toujours observé et n'est pas non plus facile à observer. La gradation des amitiés et des inimitiés est bien loin de répondre à ce qui devrait

(1) Léon Bloy.

être. D'abord, aucune inimitié ne devrait se produire ni trouver place, et c'est déjà une chose énorme à la nature. Par ailleurs, certains êtres, préférés sans grande raison, accaparent outre mesure les affections et les pensées. Il ne reste plus rien pour tant d'autres qui, aussi bien sinon mieux, mériteraient cependant d'être aimés. Certains liens, qui devraient demeurer sacrés, sont négligés ou délaissés pour d'autres qui sont beaucoup moins dignes ou ne le sont pas du tout. C'est parfois un tel désordre qu'il fait peine à voir ; mais ceux qui sont dedans s'y exaltent et s'y enivrent : on s'adore éperdument, on va jusqu'à diviniser l'objet de son amour, c'est fou.

Et pendant que l'on fausse ainsi ce qu'on a de plus proche, on devient fatalement étranger à tout ce qui est plus lointain. Le prochain qui en ce monde ou en l'autre ne nous touche plus immédiatement n'est plus en rien notre prochain. Il est comme inexistant pour nous, sans lien avec nous. Il ne nous émeut ni ne nous intéresse nullement. Sa multitude même nous paraît sans importance. Ne la voyant pas, nous n'y pensons pas. On étonne beaucoup de gens et on a l'air de leur demander l'impossible quand on leur insinue seulement qu'il faut avoir de l'amitié pour tout le monde, quand on leur prêche la charité du genre humain.

Restreint en nombre, le prochain l'est aussi en qualité. Et sur ce point la difficulté est peut-être encore plus insurmontable à la nature. Nous avons beaucoup de peine à chérir le prochain en ce qu'il a de spirituel, en ce qu'il a de divin. Nous avons beaucoup de mal à lui vouloir et à lui faire le vrai bien, à élever nos tendresses et nos amitiés sur le plan spirituel, à les maintenir dans l'axe des destinées éternelles, les seules pourtant qui devraient compter, du point de vue même de l'amour.

Dieu, quelle affaire! Et qui, si ce n'est vous, pourra me

donner d'aimer tous ceux que vous me donnez à aimer ? Vous en avez chargé finalement votre propre Fils. C'est lui qui, sachant si bien vous aimer et sachant si bien nous aimer, nous a tout à fait rappris l'un et l'autre. Il n'est que de se laisser prendre et influencer par lui.

*
* *

Précédemment, j'ai essayé de rappeler comment Notre-Seigneur s'y est pris lui-même pour nous faire aimer Dieu. Il n'est pas moins beau ni moins profond d'étudier comment il s'y est pris pour nous faire aimer le prochain. De ce côté comme de l'autre, il a pour ainsi dire tout ramassé et tout recommencé en lui, en sa personne même, et dans sa composition singulière d'Homme-Dieu, de laquelle découle, comme on sait, un immense rajeunissement de tout. Désormais, le prochain, c'est dans le Christ que nous le voyons et dans le Christ que nous l'aimons. Ainsi que nous l'avons marqué plus haut, Jésus opère à cet égard une véritable révolution, consécutive elle-même à une véritable révélation.

Notre-Seigneur, en effet, nous a révélé le prochain. Il n'est pas exagéré de le dire : avant lui nous ne savions pas, et sans lui nous ne saurions pas, qui est notre prochain ni ce qu'est notre prochain ; avec lui, il ne nous est plus permis de l'ignorer. Ici on donne tout de suite comme exemple cette parabole du bon Samaritain, délicieuse et grave tout ensemble. On songe à la question posée : « Et qui est mon prochain ? » Puis, au dialogue échangé : « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des brigands ? — Mais celui qui a exercé la charité envers lui ! — Eh bien! va, et fais de même, toi aussi (1). » Cette scène est

(1) Luc, x, 29, 36-37.

des plus connues et des plus instructives; mais elle n'est pas la seule où Jésus révèle, en l'approfondissant et en l'étendant, toute la réalité du prochain. C'est tout le mystère de Jésus qui renouvelle ainsi autour de nous l'objet de nos amours, en même temps qu'il recrée au-dedans de nous la source même de l'amour.

Saint Paul a bien saisi ce renouveau de charité dans le Christ Jésus. Il en a saisi la profondeur. Il en a saisi l'ampleur. C'est un des grands points de sa prédication : « Selon que vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, vivez en lui... Colère, animosité, méchanceté, diffamation, bannissez tout cela. Ne vous mentez pas les uns aux autres. Vous avez dépouillé le vieil homme... Vous avez revêtu le nouveau... Il n'y a donc plus ni Grec ni Juif... ni barbare ni Scythe, ni esclave ni homme libre, mais, tout en tous, le Christ (1). » Voyez-vous, en ces puissants raccourcis, s'écrouler toutes les séparations de la vieille humanité et s'édifier la nouvelle unité ? Tout le genre humain rassemblé comme un seul homme dans ce grand chef qui en englobe la multitude et en efface les divisions! L'Apôtre continue : « Revêtez-vous, comme il sied à des élus de Dieu, saints et bien-aimés, de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité. Supportez-vous mutuellement. Pardonnez-vous, si vous avez l'un contre l'autre quelque sujet de plainte : pardonnez-vous comme le Christ lui-même vous a pardonné. Pardessus tout, revêtez-vous de la charité, qui est le lien par excellence. Que la paix du Christ règne en vos cœurs. N'est-ce pas en elle que vous avez été appelés à former un corps unique ? (2) »

Saint Paul va au fond des choses. Mais on se rend très

(1) Col., II, 6; III, 8-11.
(2) Col., III, 12-15.

bien compte qu'il n'invente rien. Il ne fait que dire ce qu'il faut que soit la chrétienté. Il ne fait qu'entrer dans la grande pensée du Christ et dans son grand ouvrage. Cette incorporation de tous les humains en un seul Christ, ce n'est pas Paul qui l'a rêvée, c'est Jésus qui l'a réalisée. Entre le passage que je viens de citer, par exemple, et les entretiens après la Cène ou la prière pour l'unité qui sont rapportés en saint Jean, il y a correspondance parfaite. C'est évidemment de la même forme d'union qu'il s'agit, et le même fond de charité qui s'établit. Notre-Seigneur visiblement va même plus loin et plus avant que son Apôtre. Il ne se contente pas de refaire en lui, entre nous tous, une belle amitié humaine, capable de surnaturaliser toutes les intimités comme de s'ouvrir à toutes les universalités. Mais, de plus, avec une assurance que lui seul pouvait déployer, il introduit résolument cette charité au sein même de l'amitié divine, et c'est en Dieu qu'il nous unit tous.

Nous retrouvons à cet égard quelque chose de semblable à ce que nous avons rencontré à propos de l'amour de Dieu. Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, agit comme homme et comme Dieu. Par là s'explique la prodigieuse efficacité de l'Incarnation, et qu'il ait plu à Dieu « de tout se réconcilier par ce Christ, ce qui est sur terre et ce qui est au ciel, en faisant la paix à cause du sang versé sur la croix (1) ».

Il est hors de doute en effet que Notre-Seigneur a pour nous des sentiments humains et nous enveloppe d'une amitié humaine insondable. Son action invisible nous est garantie par son action visible. Or, toute sa carrière parmi nous se présente comme une merveille d'amour humain.

(1) Col., I, 20.

Le Sacré Cœur de Jésus! Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. Avec des nuances admirables et un don qui n'appartient qu'à lui, il s'est offert en amitié à tous et à chacun. Il s'est révélé comme un père et comme une mère. Il a voulu être comme un frère. Il veut être choyé par nous comme un petit enfant. Il insinue qu'il s'unit à l'âme comme un époux. Il dit que nous sommes pour lui des amis, ses petits agneaux. En somme, il reprend et dépasse dans son amour pour nous toutes les formes humaines de la parenté et de l'amitié, tous les liens possibles, les liens du sang, les liens du choix.

Il nous faudra revenir, pour en traiter à part, sur cette amitié de Jésus, puisqu'il nous apparaît de plus en plus que nous trouvons en elle, avec le grand moyen d'aimer Dieu, celui d'aimer le prochain. Présentement, remarquons et retenons ceci. En nous aimant comme il a fait et comme il fait toujours, Jésus produit, dans l'ordre des réalités qui sont nôtres et sur un plan tangible en quelque sorte, le prototype parfait de la charité nouvelle qu'il veut instituer parmi nous. Par ce qui se passe de lui à nous il crée le modèle, modèle sublime et simple cependant, de ce qui doit se passer entre nous. Dans une bien grande circonstance, il le dit formellement : « Je vous ai donné un exemple, afin que vous agissiez vous aussi les uns envers les autres comme j'ai agi envers vous (1). » Sa sainte Humanité régénère la nôtre et la sanctifie. Elle nous rend aptes à faire ce qu'il a fait, à nous aimer comme il nous a aimés.

Lui-même dit jusqu'à quelle limite : « Mon commandement, vous le savez bien, est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés. » Or, ajoute-t-il, sur un mode impersonnel comme pour préciser avec un tact plus

(1) Jean, XIII, 14-15.

émouvant son grand dévouement personnel : « Personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis. Eh bien! vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » C'est-à-dire : si vous portez la charité les uns envers les autres au point où je vais la porter envers vous (1)... Car tel est bien le cas de notre bon et aimable Sauveur : « Ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin (2). » Il a eu pour nous toutes les délicatesses, et l'on peut dire tous les raffinements de l'amitié. Il en a donné toutes les preuves. Notamment, la plus forte et la plus décisive qu'on puisse se donner entre humains, celle « d'offrir sa chair, son sang, sa vie même, pour ceux qu'on aime bien (3) ».

Toutefois, prenons-y bien garde, avec cette extraordinaire amitié humaine ce qui s'insinue c'est l'amitié divine, plus extraordinaire encore. Notre-Seigneur le dit aussi clairement qu'il est possible de dire un si profond mystère : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés; demeurez en mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, tout comme moi j'ai observé les commandements de mon Père et je demeure en son amour. Et je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit entière (4)... Oui, fait-il encore, en ce jour-là, quand je vivrai (en vous) et que vous-mêmes vivrez (en moi), vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et me révélerai à

(1) Jean, xv, 12-14.
(2) Jean, xiii, 1.
(3) Jean, vi, 51; xi, 11-18; xii, 24; xv, 13.
(4) Jean, xv, 9-11.

lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui (1). »

Touchant à son heure dernière, et sur le point « de passer de ce monde vers son Père », comme dit saint Jean, « sachant que c'est de Dieu qu'il est sorti et que c'est vers Dieu qu'il s'en va (2) », le Christ nous fait ses plus grandes déclarations d'intimité. Or, il ne parle plus seulement en homme, il parle en Dieu. Il s'exprime dans ce qu'il a de plus personnel. Il ramène toute la charité au cœur même de la grâce sanctifiante. Mais, cette grâce sanctifiante, il la rattache à sa propre grandeur divine, à sa venue en nous comme Dieu, à sa demeure en nous avec le Père dont il est l'envoyé et avec l'Esprit qui est leur envoyé. Voilà le fond d'amitié et de communication qu'il révèle et qu'il réalise. On voit dès lors dans quel amour il veut que nous demeurions et de quel amour il veut que nous nous aimions. Il nous commande de nous aimer comme il nous a aimés. Or il précise qu'il nous aime comme son Père l'a aimé. Il fait passer en nous l'amour même dont l'embrasse son Père. Du reste, cet amour du Père embrasse dans le Fils tous ceux qui sont unis dans ce Fils.

L'amour de charité que Notre-Seigneur veut que nous ayons les uns pour les autres se trouve ainsi foncièrement rattaché à celui qui règne au sein de l'adorable Trinité et qui unit entre elles les trois Personnes divines. La plus puissante et la plus vaste amitié humaine, celle qui est fondée en charité, s'inspire strictement de la plus haute amitié divine : elle y a son principe et sa fin, elle y trouve sa forme et son modèle, elle en devient elle-même divine

(1) Jean, XIV, 19-21, 23.
(2) Jean, XIII, 1, 3.

et pleinement théologale. Au fond de tout et à la fin de tout, lorsque nous nous aimons d'une vraie charité, c'est Dieu partout, c'est Dieu toujours : c'est Dieu qui continue d'aimer par nous et de s'aimer lui-même en nous; c'est Dieu aussi qui se fait aimer dans tous ceux qu'il nous fait aimer.

Voilà ce que suppose Notre-Seigneur et ce sur quoi il insiste avec tant de force dans sa prière suprême. Elle est une prière pour l'unité, pour la grande unité humaine absorbée dans l'unité divine. Par trois fois Jésus demande « ... que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous », et, derechef, « ... qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité... qu'ils soient un comme nous (1) ». A chaque fois Jésus appuie davantage, comme pour mieux dénoncer la profonde réalité de ce qu'il dit. Il veut que tous ceux qui sont à lui s'aiment et s'unissent en Dieu « de telle façon, ô Père, que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les a aimés tout comme tu m'as aimé... afin que l'amour dont tu m'as aimé soit réellement en eux, et moi réellement en eux... et je parle ainsi afin qu'ils aient en eux-mêmes la plénitude de ma joie (2) ».

*
* *

Un tel fond d'unité, une telle forme d'amitié, représentent parmi nous quelque chose d'inouï que seul Jésus pouvait créer en ce monde. Et il peut dire que c'est du nouveau. Au vrai, une pareille charité ne sera parfaite qu'au ciel. Mais il y aurait une grave erreur à penser

(1) Jean, XVII, 21-23, 11.
(2) Jean, XVII, 21, 23, 26, 13.

qu'elle n'est point faite pour la terre. C'est ici-bas que notre divin Sauveur s'est donné la peine de l'établir, avant de se donner la joie de l'épanouir là-haut. Sans cette charité au fond des cœurs, sans cette charité entre les cœurs, on peut dire qu'il n'y a pas de chrétien et pas de chrétienté. Mais il est très exact qu'une si divine chose n'est concevable et réalisable chez nous qu'en raison de Notre-Seigneur et en proportion même du contact que nous avons avec lui.

En dehors de lui, tous ces beaux sentiments et toutes les belles réalités qui les fondent paraissent irréels et factices. Le monde n'y comprend absolument rien : Jésus nous en a bien prévenus (1). Mais, hélas ! même parmi les chrétiens, trop souvent, quand on dit : « Vous êtes mon frère en Dieu, je vous aime en Dieu et dans le Christ », on a l'air de n'exprimer qu'une assez faible chose qui ne tire pas à conséquence. Alors que ce sont, au contraire, des liens d'une prodigieuse grandeur. Mais il faut les comprendre, en effet, dans le Christ Jésus, car c'est lui qui leur fait prendre forme et consistance. Il faudrait méditer longuement ce que c'est que de s'aimer dans le Christ Jésus.

Cela transforme et ennoblit tous les amours : ils s'inspirent tous de Notre-Seigneur, et ils lui reviennent tous. Ils ne sortent pas de lui. Sans ombre d'exagération ni de fiction, c'est lui qui est en nous pour aimer, comme il est dans le prochain pour être aimé. Sans diminuer notre cœur, il y joint le sien. Sans rien ôter à l'amabilité de nos semblables, il y superpose sa propre amabilité et il met en avant son identité à lui. Je ne peux pas dire tout ce qui découle de là quant à la manière d'aimer et quant aux objets à aimer. Je voudrais du moins laisser voir

(1) Jean, XIV, 17, 27; XVII, 14-16.

combien Notre-Seigneur y tient. Il n'y a pas là une invention théologique, c'est simplement le pur Évangile.

Sur le premier point, à savoir : Jésus nous passant son amour pour que nous puissions bien nous aimer en lui, il y a entre autres choses la touchante allégorie de la vigne avec l'insistante injonction qu'elle comporte : « Demeurez en mon amour (1). » Ce qui doit s'entendre en toutes façons : Appliquez-vous à m'aimer, mais d'abord laissez-moi vous aimer, aimez-vous par moi, aimez-vous en moi.

Écoutons parler notre divin Maître et jaillir de son Sacré-Cœur la vie de notre pauvre cœur : « Je suis la vigne; vous, les sarments. Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous non plus si vous ne demeurez en moi. (En revanche) celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit : hors de moi, vous ne pouvez rien faire (2). »

Notre-Seigneur exprime là une chose absolue : c'est toute la vie chrétienne qui dépend de lui; mais, plus que tout, l'amour chrétien. Aussi, de même qu'il dit : Croyez en moi, priez en moi, apaisez-vous en moi, appuyez-vous sur moi, à plus forte raison il dit : Aimez-vous en moi. Écoutons-le en effet : « Demeurez en mon amour, fait-il... Aimez-vous comme je vous ai aimés... Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres... par le choix même que j'ai fait de vous, et pour le fruit que j'attends de vous... (3) » Et le plus beau fruit cherché par le Christ et mûri par lui dans les chrétiens, c'est évidemment cet amour même qu'il veut que nous cultivions entre nous.

(1) Jean, xv, 9.
(2) Jean, xv, 4-5.
(3) Jean, xv, 9, 12, 16, 17.

Notez bien qu'en se retrempant dans le cœur du Christ, le cœur du chrétien ne perd rien de sa puissance d'aimer, mais il y gagne un surcroît merveilleux et dont il a grand besoin. La charité vient se greffer sur notre naturelle faculté d'aimer. Elle en tire tout ce que celle-ci a de bon, elle réforme ce que celle-ci a de mal ou de déficient, et elle porte le tout à une capacité d'aimer que notre pauvre cœur ne se connaissait pas et que par lui-même il ne ressentait pas. Qu'il y aurait à dire sur ce sujet! Pensons, par exemple, à ce qu'est devenu dans le vrai christianisme l'amour conjugal. Pensons à cette étonnante innovation qu'est l'amour virginal, à tout le fruit que le Christ en a tiré. Pensons à tous les raffinements du cœur chrétien : « Si on ne doit point exciter, dit Bossuet, ce que ces tendresses (humaines) ont de trop sensible, on peut exciter ce qui est du fond de la charité, qui a sa tendresse dont saint Paul était tout rempli... Je vous répète que la charité, qui est l'amour même, a sa tendresse, à laquelle il est permis de s'exciter comme à la charité même (1). » C'est la charité, en effet, qui nous remplit l'âme de miséricorde et qui nous engage à toutes les aumônes, et l'on sait ce que la vraie chrétienté entend par là.

A qui s'adresse tant de charité ? C'est le second point, à savoir : Jésus s'identifiant avec le prochain et passant à nos semblables sa propre amabilité afin que nous puissions en eux l'aimer lui. A cet égard la grande scène si réaliste du jugement dernier est dans toutes les mémoires avec sa conclusion formidable : « En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait, ou pas fait, à un de ces frères à moi, à l'un des plus petits, même à un seul, c'est à moi que vous l'avez fait, ou pas fait (2). » Et de qui et de quoi

(1) Bossuet, Lettre du 5 novembre 1694.
(2) Matth., xxv, 40, 45.

s'agit-il ? Nous rejoignons ici la parabole du bon Samaritain. Il s'agit de retrouver le Christ, le Bien-Aimé du Père, dans le prochain le plus réel et non le plus rêvé. Et de lui rendre tous les services jusques aux plus terre à terre : lui donner à boire et à manger, l'habiller et le loger, le soigner dans les maladies, l'aller voir dans les prisons (1).

C'est sur tout être humain, c'est sur toutes les faiblesses et les petitesses, et même sur toutes les laideurs humaines, que le Christ se pose, pour y faire luire et nous y faire aimer un rayon de la Beauté divine : « Leurs anges voient la face de mon Père (2). » Notre-Seigneur dit cela comme dans une extase : lui aussi voit la face du Père, et il en retrouve la ressemblance sur toute face humaine. « Prenez bien garde, fait-il encore, de scandaliser un seul de ces petits, c'est un malheur immense (3). » Dès ici-bas il pare déjà tous les siens des splendeurs de l'au-delà : « A cette heure précisément il tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint et dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses-là aux sages et aux habiles, et les avoir révélées aux petits! Oui, Père, aux petits... (4) » Ses petits sont à ses yeux comme des rois : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume (5). »

Enfin, identifiant son sort avec le nôtre, il assume et absorbe pour ainsi dire notre pauvre humanité dans sa sainte humanité pour les transporter et les glorifier en Dieu l'une et l'autre dans l'éternelle amitié. Il nous dit avec une tendresse infinie : « Petits enfants, c'est pour

(1) Matth., xxv, 35-39, 42-44.
(2) Matth., xviii, 10.
(3) Luc, xvii, 2-3.
(4) Luc, x, 21.
(5) Luc, xii, 32.

peu de temps que je suis encore avec vous... Où je vais, pour l'instant vous ne pouvez venir... Mais je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez vous aussi (1). » Puis, faisant complètement la liaison, il dit à son Père avec une assurance sublime : « Père, ce que tu m'as donné, je veux qu'où je suis ceux-là aussi soient avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, celle que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde... (2) »

Ce sont là des choses inouïes. Notre-Seigneur les dit, avec une émotion fraternelle et comme maternelle, dans des sentences dont la portée divine ne pourra plus jamais nous échapper. Dans ce Christ, l'amabilité du prochain est si bien reliée à celle même de notre Dieu que chacun comprendra désormais qu'il ne peut s'attacher à l'une sans aller à l'autre.

Saint Jean l'a vu mieux que personne, et l'a écrit en toutes lettres dans sa première Épître qui est une révélation à ce point de vue. C'est un message qu'il faudrait méditer mot à mot. Il est à la fois réaliste et mystique, très élevé et très terre à terre. Dieu et le prochain y sont embrouillés comme à plaisir et absolument mélangés l'un à l'autre. Aucun grand philosophe n'eût conçu ni risqué un pareil enseignement : seul un des grands familiers du Christ et son plus tendre ami pouvait écrire de telles choses tout inspirées du divin Maître et imbibées du commandement nouveau.

Dix fois, saint Jean répète le mot lumineux : « Petits enfants, petits enfants... celui qui aime son frère demeure dans la lumière... (3) » Puis il tourne et retourne sous toutes ses faces la divine amitié, étendue de Dieu à nos

(1) Jean, XIII, 33; XIV, 3.
(2) Jean, XVII, 24.
(3) I Jean, II, 1, 10, 12, 13, 18; III, 7, 18; IV, 4.

frères et de nos frères à notre Dieu : « Bien-aimés, dit-il, aimons-nous les uns les autres, car l'amour (cet amour) est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu, tandis que celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu (1). » Alors s'exprime la parole dominante d'où tout découle et qui est le fond de tout : « Car Dieu est Amour, et (c'est pourquoi) celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (2). » Ayant vu le Christ, explique saint Jean, nous ne pouvons pas douter de cet Amour, ni que cet Amour nous enveloppe et nous ait aimés le premier : « Pour nous, si nous aimons Dieu, c'est qu'il nous a aimés le premier (3). »

Assurément, cette première révélation, qui nous transporte dans l'intimité de Dieu, est splendide. Mais la seconde y est jointe : « Bien-aimés, si Dieu nous a aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres (4). » Pourquoi ce lien ? D'abord, la volonté divine est formelle : « Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère (5). » Puis, la réalité même le veut ainsi. Car, en chacun de nos frères il y a un enfant de Dieu. A plus forte raison, s'il est chrétien, c'est-à-dire « s'il croit que Jésus est le Christ », alors il est vraiment « né de Dieu » : dans ce Christ, en effet, « si nous sommes appelés enfants de Dieu, c'est que nous le sommes réellement, et dès à présent, encore que ce que nous serons n'ait pas encore été manifesté; mais nous savons que, quand ce le sera, nous serons tout semblables à Dieu parce que nous le verrons tel qu'il est... Voyez, fait saint Jean, quel amour le Père nous a témoigné en donnant cette espérance et déjà cette

(1) I Jean, IV, 7-8.
(2) I Jean, IV, 8, 16.
(3) I Jean, IV, 9-19.
(4) I Jean, IV, 11.
(5) I Jean, IV, 21; III, 23.

réalité-là! (1) » Eh bien! conclut-il, on ne saurait aimer Dieu sans l'aimer dans ses enfants, et l'aimer dans ce qui est né de lui c'est encore aimer quelque chose de lui (2). Saint Jean dit le mot : le prochain, c'est « de la semence de Dieu »; et voilà pourquoi celui qui n'aime pas son frère montre que lui-même n'est pas né de Dieu et qu'il est fils du diable (3). Et, au contraire, « nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie », et que nous avons déjà « la vie éternelle demeurant en nous », tout simplement « parce que nous aimons les frères (4) ». Le prochain rapproche Dieu.

Effectivement, comme « nous avons connu l'amour en ce qu'il a donné sa vie pour nous, nous aussi, nous devons donner notre vie pour les frères. Si quelqu'un possède les biens du monde et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? Petits enfants, n'aimons pas en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité. Par là nous connaîtrons que nous sommes de la vérité et nous rassurerons nos cœurs devant Dieu... (5) Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas ?... (6) Dieu, personne ne l'a jamais vu ; si (donc) nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous (7)... »

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

(1) I Jean, III, 1-2.
(2) I Jean, V, 1.
(3) I Jean, III, 9-11.
(4) I Jean, III, 14-15.
(5) I Jean, III, 16-19.
(6) I Jean, IV, 20.
(7) I Jean, IV, 12.

L'amour du prochain

loi de l'Homme et loi de la Société

(*Suite*)

5. — *L'action, preuve de l'Amour*

Dans sa *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, Bossuet écrit : « Si nous sommes tous frères, tous faits à l'image de Dieu et également ses enfants, tous une même race et un même sang, nous devons prendre soin les uns des autres, et ce n'est pas sans raison que « Dieu a chargé chaque homme d'avoir soin de son prochain ».

Quant à l'étendue et à la nature de ces soins, l'exemple et la parole même du Maître lèveraient tout doute s'il en subsistait encore.

L'amour chrétien du prochain n'est pas simple inclination, il doit se prouver par l'action. Cet amour de bienveillance, d'abnégation, de dévouement et qui va jusqu'à l'immolation, car il est dit que « personne n'a de plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis », n'est pas dans la nature de l'homme. Nous avons pour habitude de nous chercher d'abord personnellement et d'aller en quête d'abord de notre propre bien. L'amour tout humain porte, sous une forme plus ou moins voilée, le stigmate de l'égoïsme. Au contraire, le désintéressement de l'amour chrétien imprime au commandement

nouveau un de ses traits particuliers. Le bon Pasteur a donné sa vie pour ses brebis. Le chrétien, quand il tend à la perfection, aime le prochain beaucoup plus que son propre intérêt. La preuve héroïque en est donnée par le religieux qui soigne les lépreux, par la religieuse vouée aux soins des contagieux.

L'acte de charité, en effet, a ses degrés, depuis l'aumône matérielle qui est le moins élevé, jusqu'au plus excellent qui est le don de soi-même, ou encore depuis l'assistance matérielle jusqu'au bienfait spirituel. Avec le sacrifice de la vie consenti en vue de la foi à propager, et c'est le cas du missionnaire martyrisé, le sommet est atteint.

Il y a aussi des degrés dans les titres du prochain à notre charité, selon la nature de ses relations avec nous, et encore en tenant compte de ses besoins. Il n'est pas douteux que notre frère par le sang mérite notre affection avant l'inconnu des pays lointains. Cependant celui qui souffre dans son corps ou dans son âme a droit à un rang privilégié dans notre cœur. La petite Sœur des pauvres quitte son père et sa mère pour soulager la détresse des vieillards, et parmi les malheureux le païen ou l'incroyant doit être l'objet d'une pitié très attentive et très empressée. Le retour au bercail de la brebis perdue ne cause-t-il pas plus de joie que la persévérance des quatre-vingt-dix-neuf autres ?

6. — *L'amour des ennemis*

Le problème le plus délicat et le plus neuf, nous voulons dire celui qui offre la plus grande nouveauté du commandement nouveau, est posé par la question de l'amour des ennemis. Nous croyons d'ailleurs qu'il y a

encore plus d'une précision souhaitable dans les solutions à lui donner, dans la conciliation à réaliser entre la charité et l'aversion légitime éprouvée pour les causes condamnables servies par l'ennemi. Cet homme qui rêve de détruire l'Église, d'écraser ma patrie, d'outrager ma mère, comment l'aimer?

Le problème n'est pas insoluble puisqu'il s'est trouvé résolu, lors de la dernière guerre, par les chrétiens les plus généreux, et même, au moins dans le domaine des actes visibles, par le geste d'humaine compassion, inconscient réflexe chrétien. On vit en effet des combattants de tous les pays réconforter des adversaires prisonniers, ou, malgré la juste interdiction des chefs, lier conversation amicale entre les tranchées. D'autres exemples sont offerts chaque jour dans le domaine de la discorde civile et des luttes religieuses. *Pratiquement,* et au moins si l'on s'en tient aux apparences, les règles de la prudence s'accordent sans trop de peine avec celles de la charité. *Théoriquement,* on est conduit à se demander quelles sont les exigences rigoureuses de la charité, et ce qu'il faut entendre exactement par le précepte d'aimer. Dans les cas que nous venons de citer, l'individu reste distinct de la cause qu'il sert, et même, s'il l'épouse étroitement, il peut en être séparé dans notre esprit. L'acte de charité est ainsi rendu plus aisé. Mais il arrivera que l'homme et la cause se confondront, comme lorsqu'il s'agit du crime individuel et du criminel. Comment aimer ce criminel dont le crime fait horreur?

L'âme ne se laisse pas imposer l'affection, la tendresse, et pas plus que le corps elle n'est capable de vaincre certaines répugnances justifiées. Mais une volonté éclairée reste assez maîtresse de soi pour s'obliger à des actes de charité *pratique* contre les révoltes de la sensibilité. Quelle conduite le Samaritain de la parabole tient-il à

l'égard de l'Israélite ennemi de sa nation? Il le panse, il le soulage, il le porte à l'abri et garantit les soins qui lui sont nécessaires. L'eût-il pris dans ses bras et embrassé que nous ne pourrions cependant répondre des dispositions de son cœur. Il a néanmoins exercé la charité à l'égard de son ennemi. Le précepte rigoureux ne nous oblige pas au-delà (1).

Cependant nous croyons qu'il faut craindre, en cette matière difficile, de se contenter à trop bon compte. Le pardon des injures, de précepte aussi, ne fait-il pas violence à la nature? Qui niera pourtant l'obligation de pardonner même aux ennemis? La parabole du bon Samaritain, cela ne doit pas être oublié, n'a point pour objet de nous enseigner les exigences de la charité chrétienne. Le Samaritain n'est pas un disciple du Christ. Rappelons la question qui a été posée à Notre-Seigneur et à laquelle il répond. On lui demande : « Qui donc est le prochain? » Le Maître enseigne que celui-là possède une juste conception du prochain qui n'exclut pas son ennemi des œuvres d'assistance et de miséricorde. Mais il ne pouvait encore être dans sa pensée de proposer le Samaritain en exemple d'un amour du prochain fondé surnaturellement sur la

(1) Dans le livre de M. l'abbé Chaumont, consacré aux directions spirituelles de saint François de Sales, et auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts, un chapitre entier est consacré aux « aversions ». Le saint évêque de Genève reconnaît à quel point les aversions peuvent être invincibles, puisqu'il les compare à l'horreur instinctive éprouvée par un agneau à la vue d'une peau de loup. Il recommande de les soumettre à la raison, c'est-à-dire, si les convenances ne s'y opposent pas, de témoigner de l'affection et de ne rien laisser paraître, à la personne qui en est l'objet, de l'aversion qu'elle inspire. Mais dans ce cas il n'envisage que les aversions naturelles fondées sur les différences de goût et de tempérament plutôt que les aversions issues d'offenses graves ou de griefs légitimes ressentis contre ceux qui cherchent à nuire à nos parents, à notre patrie, à l'Église.

vie de Dieu en nous, ou sur le Corps mystique de l'Église. Au surplus, à ce moment, il n'avait pas consommé pour notre salut le sacrifice de sa vie. C'est seulement depuis le Calvaire que l'obligation de l'amour du prochain nous est connue dans sa plénitude, et que nous savons où nous conduit le précepte d'aimer les hommes comme le Christ nous a aimés, nous pécheurs, malgré le péché qui nous range parmi les ennemis de Dieu.

Qui ne voit qu'il y a ici plus que le devoir d'une œuvre de miséricorde à l'égard de l'ennemi? Il ne se peut pas qu'à travers l'obstacle d'une résistance invincible, ne nous apparaisse point, si nous sommes vraiment chrétiens, l'image infiniment aimable du Créateur et du Rédempteur, la réalité d'un lien fraternel qui exige plus que les actes extérieurs d'une sollicitude bienveillante. Seule assurément, la perfection, voulue et recherchée, y peut atteindre, et l'on en verrait l'exemple chez les saints. Nous venons de parler des répugnances invincibles de la nature. Il convient de ne pas oublier que les saints ont triomphé même des répugnances les plus communément invincibles.

7. — *La Cité de la Charité*

Ce n'est pas assez de dire que l'Église a reçu le dépôt de la charité et qu'elle en est instituée la missionnaire. Corps mystique du Christ, elle est sa charité vivante parmi les hommes, elle la manifeste par la parole et par les actes jusqu'au jour fixé pour la fin des temps. Comme lui, elle passe en faisant le bien, en tenant école de l'amour du prochain. Si Dieu est amour, son Église est amour. Et pour mériter le nom de fidèle, le chrétien fait par son amour du prochain la preuve de sa fidélité.

C'est par là qu'il se révèle « un autre Christ ». Si, dans l'Église et dans les chrétiens, les imperfections de l'être charnel obscurcissent le signe du Christ, la clarté du principe n'en reste pas moins resplendissante, mais un nuage assombrit alors le ciel et retarde la moisson. Pour nous, fils de l'Église, sachons que nous ne sommes selon son cœur, et ne faisons voir sans altération son divin visage, que lorsqu'on peut dire : « Voyez comme ils s'aiment et voyez comme ils aiment. »

La conséquence découle d'elle-même. L'amour du prochain fondé sur la foi, qui le lie essentiellement à l'amour de Dieu et de l'Église, doit demeurer la règle et la dominante de notre vie privée et de notre vie publique. *Puisqu'il est toute la loi, il est aussi tout le devoir.*

De ce point de vue toute la conduite du chrétien s'éclaire et s'explique harmonieusement.

Regardons la famille rassemblée dans la charité. Le lien conjugal est fortifié, épuré, sanctifié, les pierres du foyer reçoivent leur stabilité, et le ciment de leur indissolubilité. L'autorité est mieux obéie mais elle est aussi plus tendrement exercée. Quelle comparaison établir entre un groupement scellé par des sentiments tout humains et l'union bénie de personnes qui ont conscience de porter la ressemblance de Dieu, d'en refléter la divine présence, d'accomplir sa volonté, et de s'aimer d'un amour que l'éternité ne dénoncera pas?

La profession n'a pas moins à recevoir de la charité. La justice règne d'abord, et c'est assez déjà pour supprimer la lutte fratricide des classes, tenir en haleine la conscience professionnelle, imposer une juste rémunération du travail, briser la concurrence malhonnête, et réduire le profit à ses justes limites. Cependant la justice a souvent une manière étroite et âpre, que la charité vient

adoucir, comme aussi elle sait apaiser l'opposition parfois douloureuse des justes droits.

Nous lui devons enfin une règle de la vie dans la société et dans l'État.

Par quelle aberration le chrétien consentirait-il à bannir la religion du domaine politique et social, qui est le terrain par excellence de la rencontre avec le prochain? Et que penser d'une vie chrétienne où le salut de nos frères n'aurait point de place? L'Action catholique n'est pas autre chose que l'action religieuse orientée vers le bien spirituel et matériel des membres de la société. Le zèle missionnaire et l'aide aux missions font parties intégrantes de l'activité normale du chrétien.

On disserte beaucoup aujourd'hui sur la conception totalitaire de la cité. Une seule idée en façonne l'organisme et gouverne toute l'activité des citoyens. Ces théories empruntées aux philosophes qui divinisent l'État, la nation ou la race, sont autant d'erreurs qui ruinent la paix du monde. Leur puissance dévoyée rompt l'équilibre d'un univers créé pour être soumis à la conception totalitaire de l'amour du prochain. Le mal étant là, le salut n'est pas ailleurs. Autant dire qu'il est entre les mains des chrétiens. On demande des chrétiens résolus à ordonner toute leur vie, intellectuelle, professionnelle et civique, aussi bien que familiale et privée, à la loi fondamentale de leurs croyances. Ils sont les ouvriers désignés pour instaurer la civilisation de la charité, réalisation de la pensée créatrice d'un Dieu qui est Amour, en même temps qu'idéal de perfection offert au progrès humain. Il est dans notre nature d'y tendre constamment, bien qu'à l'ordinaire elle semble plutôt s'en détourner. Ainsi s'explique le vrai et le faux mêlés dans le culte du progrès.

La construction de l'ordre domestique, économique,

politique est le fruit de l'intelligence et de la liberté humaines autorisées par la Providence, créatrice et animatrice, à collaborer avec elle. Comment cette collaboration serait-elle féconde sans l'acceptation de la règle de charité imposée par cette Providence à la vie en société? La charité toute seule, il est vrai, ne suffirait pas à bâtir et à maintenir l'ordre social. Un effort de l'esprit et de la volonté est nécessaire pour déterminer constamment les conditions rationnelles. Cependant elle reste la première de ces conditions, et sans elle rien ne tient de façon durable. Refaisons l'histoire de ce premier tiers de siècle en l'imaginant sous sa bienfaisante influence, et calculons le nombre des maux qui eussent été évités.

« La charité est patiente. La charité est bonne. La charité n'est pas envieuse, ni glorieuse, ni orgueilleuse. Elle n'est pas malhonnête, elle ne cherche pas son avantage, elle ne s'irrite pas, elle ne garde pas rancune du mal. Elle ne prend pas plaisir à l'injustice... » (I Cor., XIII, 4-7.)

La loi ne s'adresse pas seulement à l'individu. Elle vaut pour les États et les Nations (1).

Devant l'écroulement de l'édifice économique et politique, on ne parle que de reconstruction. Mais si le Seigneur ne reconstruit pas, on travaillera en vain.

L'excès du désordre causé par le despotisme de la matière et de l'argent éveille un désir général d'une renaissance spirituelle.

Le problème de la réforme de la société est premièrement celui de la réforme intérieure des chrétiens. On ne

(1) « L'Évangile ne contient pas une loi de charité pour les individus et une loi différente de la première pour les cités et les nations. » (Benoît XV, Encyc. *Pacem*, 23 mai 1920.)

donne que ce que l'on a. L'amour qui résume toute la loi est l'amour authentique avec toutes ces conditions onéreuses. Tous les autres devoirs particuliers en découlent, même ceux qui paraissent au premier abord strictement individuels, car on aperçoit à la réflexion qu'ils ont un rapport indirect avec le prochain, donc toute l'ascèse qui doit briser notre égoïsme, toute la vie de solitude avec Dieu, grâce à laquelle nous pourrons donner un peu de Dieu à notre prochain.

Le sel ne salera que s'il a gardé sa saveur.

La saveur du sel, c'est la charité.

Nous rendrons-nous le témoignage complaisant que notre vie apparaît aux incroyants toute rayonnante de l'amour du prochain, seul aspect de la charité qu'ils soient aptes à saisir?

Sans doute un regard sans prévention de leur part le découvrirait dans les exemplaires de choix qui ne sont pas rares dans l'Église. Mais il tient à nous d'en faire, comme il convient, la marque par excellence du peuple fidèle. L'est-il véritablement? Loin d'en convenir, les ennemis du catholicisme, jugeant sur un trop grand nombre d'entre nous, lui reprochent de s'en soucier trop peu. Si nous leur demandons de quel droit ils nous jugent sur ce point, ils feront état de leur philanthropie, de leur amour des petits, des progrès de la bienfaisance publique, de leur effort pour développer l'instruction et la conscience civique de la masse. Ils invoqueront leur souci de procurer aux déshérités large part de ces bienfaits de la civilisation qu'on nous fait grief de leur concéder par un sentiment de pitié plutôt que de justice et d'amour généreux.

On ne saurait nier en effet les fruits de l'altruisme laïcisé. C'est un des traits les plus étonnants des civilisa-

tions issues du christianisme. Qu'elles soient ou non fidèles à leur baptême, il n'est pas en leur pouvoir de rompre toute solidarité avec l'Évangile. Faute de vivre dans la religion du Christ, elles baignent « dans un christianisme corrompu ».

L'altruisme laïc, l'humanitarisme, la mystique socialiste, le communisme même, tirent leur puissance d'attraction, et à la fois leur malfaisance, de ce qu'ils sont « une corruption naturaliste du sentiment chrétien ». Comme Maritain l'écrit de Rousseau, on pourrait dire aussi qu'elles sont des hérésies chrétiennes. Mais parce qu'elles ont tout envahi, qu'elles sont l'infection généralisée du corps social, il importe que les chrétiens y fassent circuler de nouveau, comme un sérum vital, la sève pure de l'amour du prochain. Il doit tout imprégner, tout vivifier.

8. — *L'Amour du prochain, axe de la vie spirituelle*

La vie spirituelle peut être saisie tout entière sous plusieurs aspects, et il est loisible à chacun de préférer celui qui lui paraît le plus conforme à ses aspirations, ou le plus impérieusement commandé par les circonstances. Or l'amour du prochain est capable de tout embrasser, au regard de la théologie la plus exigeante, dès qu'il a pour fondement le mystère du Corps mystique. Et, d'autre part, comment nier que le monde contemporain meure d'en méconnaître la fondamentale obligation?

Nous tenons donc pour licite et bon d'axer notre vie de chrétien sur l'amour du prochain, entendu dans la plénitude du sens qui lui est donné par l'Église. Il est licite et bon qu'il inspire toute notre activité religieuse, intellectuelle, domestique, sociale, économique, civique,

politique, à l'intérieur de toutes les sociétés (sans en excepter la société des peuples), qui procurent à l'être social le moyen de sa croissance et de son progrès. La charité bien ordonnée qui commence par soi-même, devient désordre pour qui la limite à soi. Le bon ordre exige qu'elle s'étende au prochain. On ne se sauve pas sans travailler à sauver les autres (1).

Dans le prochain nous voyons Dieu Créateur, Modèle, Père, et le Verbe, Frère et Rédempteur, volontairement revêtu de notre nature. Nous les voyons inséparables de l'Esprit-Saint. Cette vue nous est donnée par la foi. Tout acte où nos frères sont intéressés devient ainsi un acte de charité et un acte de foi, en même temps qu'il est un acte d'espérance, puisqu'il fournit à l'espérance chrétienne son motif le plus puissant.

Comment, dira-t-on peut-être, le fait de centrer toute la vie religieuse sur l'amour du prochain en modifiera-t-il l'allure et la portée?

(1) Dans son mandement de 1926 sur la « Papauté et le sens social chrétien », le cardinal Mercier, quelques mois avant sa mort, condamnait ainsi « l'égoïsme spirituel » :

« On vous a peut être trop souvent prêché, écrivait-il, que vous êtes au monde pour sauver votre âme et pour mériter par une conduite personnelle irréprochable le bonheur du Paradis.

« *Cela n'est pas vrai.*

« Vous êtes au monde pour rendre gloire à votre Créateur, pour collaborer à l'extension et à l'intensification de sa Royauté sur les âmes, pour accomplir en toutes choses, en imitant d'aussi près que possible les perfections des élus, la très sainte volonté de votre Père céleste.

« Vos intérêts à vous, temporels ou même spirituels, la rémission de vos péchés, votre préservation sont donc chose secondaire...

« ... Il ne suffit pas de vous préoccuper de votre salut personnel, vous vous devez aussi à autrui...

« Voilà la loi morale que « le *Pater* » résume, et le *Pater* est une prière d'orgine divine. »

Autant demander quel résultat il faut attendre d'une union plus intime avec la Personne de Notre-Seigneur et la pensée de l'Église.

Pour notre piété, pour notre foi, pour notre action, c'est un accroissement de qualité, de précision, de vigueur, de profondeur. C'est aussi le moyen de vérifier la sincérité de notre amour pour Dieu et d'en constater le progrès. Le Christ souffre parmi nous. Sa vie humaine continue. Nous lui donnons dans ses pauvres de quoi rassasier sa faim et sa soif. Nous lui offrons l'hospitalité, le soulagement, nous lui faisons le don de notre cœur. Dans les hommes en proie à la pauvreté, à la maladie, à l'abandon, à tous les maux qui accablent l'humanité, nous apercevons ses imitateurs, ses continuateurs dont saint Paul nous dit qu'ils achèvent en quelque sorte la Rédemption. Tandis que ses contemporains le voyaient avec désolation s'éloigner pour porter la bonne nouvelle d'une région à une autre, son pèlerinage terrestre est comme fixé auprès de chacun de nous. Quel moyen plus assuré d'accroître le sentiment de la présence de Dieu, et d'entretenir pour ainsi dire avec les Personnes divines une familiarité suggérée à chaque instant par la vie de société! Le dogme de l'incorporation au Christ ne fait-il pas de chacun de nous comme une partie de Notre-Seigneur?

Pour notre vie intérieure quel aliment d'une richesse unique! Voyant Dieu dans tous les hommes, nous sommes inclinés à nous remémorer sans cesse la merveille de l'habitation des trois Personnes divines dans l'âme en état de grâce.

D'abord le Christ aimé dans les membres de son Corps mystique nous fait atteindre, par une relation profonde, riche et substantielle avec Jésus, Dieu et homme, la vie de la grâce en nous, et l'habitation de la Sainte Trinité

dans notre âme, le Père et le Saint-Esprit étant inséparables du Fils. Par là nous comprenons l'identification au Christ-Jésus, l'action du Saint-Esprit qui est l'Esprit de Jésus dans l'œuvre de notre sanctification, et l'Eucharistie, sacrement de l'union de Dieu avec les hommes.

A l'amour du Christ dans le prochain se rattache également la dévotion à Marie, Mère de tous ces frères que nous devons aimer. Et aussi la dévotion aux saints, aux âmes du Purgatoire, et même aux anges entrevus dans l'unité du Corps mystique. Tous les points essentiels de la vie surnaturelle sont reliés ainsi à l'amour du prochain.

Celui qu'un grand amour anime, qu'une haute idée possède, qu'un but lointain fascine, est tout changé. Il ne voit plus rien que dans la lumière du nouveau foyer allumé en lui-même. Sa tâche est plus légère, il ne sent pas la fatigue.

Pareillement, l'amour du prochain enveloppe notre conduite d'une clarté qui en modifie l'aspect. Il rend moins pesant le travail quotidien, il en multiplie la bienfaisance naturelle et la fécondité surnaturelle.

Aimer le prochain c'est pratiquer non seulement, comme nous venons de le voir, les vertus théologales, mais encore la plupart des autres vertus intellectuelles et morales. Écoutons, dans le Sermon sur la Montagne, l'annonce des Béatitudes promises, relisons dans saint Paul la description de la charité... et l'énumération des fruits de l'Esprit : la joie, la paix... l'humilité, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie (Galat., v).

Toutes ces vertus concernent les rapports avec le prochain.

Pour les œuvres, c'est bien évident.

Soulignons cependant qu'il n'est pas d'œuvre qui semble tenir aujourd'hui plus au cœur de l'Église que l'Ac-

tion catholique, l'apostolat des laïcs. En la définissant une participation à l'apostolat de la hiérarchie, elle en marque l'importance et l'étendue. Qu'est-elle, sinon le prochain ramené au bercail par la charité individuelle et la restauration chrétienne de la société?

Comment désormais se complaire dans la disposition, vraiment morbide du point de vue spirituel, qui consent à une religion égoïste, effacée, sans retentissement dans la vie publique? L'amour du prochain, au contraire, établit l'unité complète de notre activité religieuse : il la pénètre de charité et de justice dans le domaine social, économique, professionnel, civique et politique. Par lui, la conception véritable de la liberté nous est révélée, étroitement liée pour son propre bien et son légitime exercice, pour le développement de tout notre être, à la coopération. Par lui, nous comprenons que la vie en société n'est pas une limitation de l'individu mais un partage qui enrichit, sous une autorité qui nous montre Dieu, à la fois dans la fonction du commandement reçue par délégation divine et dans le chef délégué pour l'exercer. Nous sommes introduits naturellement dans la notion du Bien Commun, comme aussi dans le respect de la personne humaine qui est le reflet de la Personne de Dieu et qui nous en renvoie l'image.

Le bénéfice est spirituel; il est moral; il est social.

9. — *Pour développer l'amour du Prochain*

C'est, bien évidemment, d'abord dans la pratique des sacrements, spécialement de la communion fréquente, et s'il se peut quotidienne, que le chrétien trouvera la force de se plier et de s'accoutumer à l'amour du prochain.

Mais l'observation du précepte et les progrès vers la perfection dans ce domaine seront en outre facilités par des habitudes d'esprit et une attitude qui façonneront lentement notre sensibilité et assoupliront notre volonté, la raison étant déjà toute acquise à la sagesse et à la nécessité du commandement nouveau. Il appartient à chacun de choisir ou d'inventer ce qu'il croit en cette matière le plus propre à sa formation spirituelle. Voici quelques recommandations proposées à titre d'exemple. Elles tendent toutes à rendre habituelle la présence de Notre-Seigneur dans le prochain et à combattre les fautes les plus communes.

1. Voir Notre-Seigneur dans tous les hommes, même ennemis, par une vigilance attentive de la foi et un effort constant de la volonté, et quelque répugnance que l'on éprouve à le faire.

Soulager les pauvres, les malheureux, les malades avec la pensée que c'est donner du soulagement à Notre-Seigneur lui-même.

2. S'accoutumer à se représenter chaque homme rencontré comme présent dans la pensée de Notre-Seigneur sur la Croix, au même titre que nous-mêmes.

3. S'exercer à juger en esprit le prochain avec bienveillance, sauf dans le cas de fautes patentes et publiques, afin de ne pas être tenté de le mal juger en paroles. Chercher l'excuse de ses actes. Découvrir le bon côté de ses tendances. La médisance est une tentation perpétuelle. Le seul moyen de ne pas dire du mal est de n'en pas penser.

4. Nous examiner nous-mêmes sans complaisance et nous demander si nous ne sommes pas pires que le pro-

chain, et plus coupables, étant donnés les secours que nous devons aux sacrements, à la famille, à l'éducation.

5. Songer que le salut du prochain et les progrès du royaume de Dieu sur la terre nous sont confiés. Nous interroger sur la part que nous prenons à l'apostolat des laïcs.

6. Ne jamais oublier que la plupart des incroyants ne connaissent le catholicisme que par les catholiques, et le jugent par leur façon de pratiquer la bonté, la loyauté, le respect des consciences, et, d'une façon générale, l'amour du prochain.

7. Se dépouiller de tout esprit de parti qui va jusqu'à la haine et qui entretient le goût de la violence.

8. Marquer sa prédilection pour les intérêts des plus malheureux, des plus faibles, des plus pauvres.

9. S'habituer à collaborer partout où le bien semble possible, en se gardant des illusions de la sensibilité et des influences mauvaises souvent mêlées aux entreprises généreuses.

Le monde a perdu son âme qui est l'amour du prochain.

Pour la lui rendre un effort héroïque des chrétiens est nécessaire. Ils ont en charge le progrès moral de la civilisation dans lequel tout progrès intellectuel et matériel est un acheminement vers la corruption ou vers la mort.

Ils sont les détenteurs de la Charité qui est le sel et le levain.

Ils sont les dépositaires de la Vie.

Colonel André Roullet.

Notes de Direction

Connaître notre temps

Peu d'apôtres, prêtres ou laïcs, sont prêts pour l'apostolat d'aujourd'hui. Un prédicateur en renom me disait son impression, en descendant de chaire, de n'avoir pas donné aux fidèles ce qu'ils étaient en droit d'attendre. La prédication, du moins quand elle n'est pas désespérément pratique et banale, plane presque toujours au-dessus des têtes, impuissante à mettre les âmes en résonance. Et si l'on voulait bien interroger les apôtres sociaux, les dirigeants ou conseillers d'œuvres, n'arracherait-on pas des aveux pareils à ceux de ce prêtre averti?

L'action ne pénètre pas, elle reste en surface. Chacun de nous ne l'a-t-il pas senti, quand l'âme au-dedans était toute bouillonnante, mais l'effet sur autrui comme imperceptible? Nos désirs les plus véhéments, nos vues les plus claires, quand il s'agit de les communiquer, ne trouvent pas facilement la voie de l'esprit et du cœur.

Nous avons remué des mots, exprimé des idées, esquissé des synthèses, et nous n'avons pas été compris. Pourtant, notre doctrine était sûre ; elle répétait l'Évangile, les Pères, saint Thomas, les encycliques. Pourtant, nous avions raison. Mais le contact ne s'est pas assez établi : notre dynamisme n'a pas su se faire entraîneur.

Quelques-uns d'entre nous pourraient nous sembler

plus heureux. Agrippés davantage au réel, ils ont obtenu dans l'action professionnelle ou dans l'action civique des résultats comme tangibles : par eux un peu de justice s'est réintroduit dans le donné social, des contrats ont été observés, des protections indispensables établies, des réformes profondes amorcées. Pourtant, aux questions que nous leur avons posées, ils nous ont répondu par la confidence de leur désespoir devant une société toujours en dérobade devant l'effort moralisateur et sanctificateur. A leur sens, ils ne touchent du désordre social que la pelure : les plus grandes corruptions sont au-dedans, établies dans les rouages mêmes, dans les législations et dans les inerties collectives ou individuelles. Il faudrait des génies et des saints pour porter remède à ces maux ; encore devraient-ils être tenaces et puissants.

Tirons leçon de ces remarques.

Les apôtres d'aujourd'hui vont parfois trop tôt à l'action, avant que leur culture humaine et leur formation chrétienne soient assez assurées. Ils restent, dans leur activité apostolique, au niveau de leur valeur vraie. Malgré leur générosité, ils sont impuissants. Quelques cercles spéciaux s'ouvrent volontiers à leur action : enfants, religieuses, âmes pieuses, ou camarades. Mais devant des hommes, ils sont au fond désarmés, n'ayant à leur portée que les formules toutes faites, abstraites ou usées, tirées des livres de théologie, des sermonaires, ou des manuels de piété. S'il s'agit même des encycliques, elles sont utilisées sans efficacité, car on n'en saurait faire qu'usage littéral, n'ayant pas de la société en laquelle on vit une connaissance expérimentale.

Je sais qu'il y a les suppléances de la grâce. Les apôtres avaient peu de culture : ils ont changé le monde. Le saint, qui laisse grandir en lui l'intime désir du bien d'autrui, opère par cette prière constante plus que par son action; et Dieu sait utiliser aux plus grandes œuvres les plus débiles instruments s'ils sont totalement dociles. En apostolat, Dieu inspire, conduit, récompense : il est souverain maître et rien ne l'irrite comme la confiance orgueilleuse de quiconque en soi-même. Les plus humbles sont finalement les plus grands : encore y a-t-il connexion des vertus, et l'humilité vraie n'exclut pas la force en sa forme magnanime.

Les magnanimes voient grand, désirent grand, réalisent grand, je ne dirai pas malgré leur humilité, mais par leur humilité. Se mettant à leur vraie place parmi tous êtres et toutes choses, ils sont juste placés comme il faut pour y bien voir; pour mettre Dieu à sa place infiniment transcendante au-dessus de tout, et l'univers, et l'humanité, et les nations, et les professions, et les entreprises, et les familles, et les hommes, et l'économie, et la politique, et la science, et la technique, et toute la création inférieure : chacun et chaque chose à sa place, sous le très large regard de la raison et de la foi.

Peut-être est-ce simplement tout cela qui manque à trop d'apôtres d'aujourd'hui; ils sont partis trop tôt, ou trop tôt ils se sont contentés de ce qu'ils avaient de science, d'expérience et de vertu. Ils ont cru trop tôt, beaucoup trop tôt, qu'ils étaient au point. Laïcs, ils sont restés des militants médiocres, à peine utilisables; ou des chefs trop spécialisés, inaptes aux grands postes. Prêtres, ils ont indéfiniment, hors de la vie, hors du réel, inadaptés et incompris, répété les mêmes sermons et ronronné

les mêmes clichés. Une clientèle facilement admiratrice leur a suffi, quand la masse ne savait même plus qu'il y a un Dieu et que le Christ est venu, quand il n'y avait personne pour rappeler aux puissants, aux supérieurs, leurs devoirs; pour condamner le mal avec précision et indiquer aux carrefours sociaux le droit chemin.

Je crois qu'il manque à trop d'apôtres d'aujourd'hui d'aimer passionnément les hommes, qui sont tous fils de Dieu et frères de Jésus. Il leur manque aussi de connaître l'humanité, cette humanité de notre temps, dont nous sommes. Combien se sont penchés sur notre société malade, pour l'ausculter, comme fait le médecin? Combien ont pris le temps d'étudier à fond la trame même de la vie sociale, en ses courants intellectuels, en ses rouages économiques, en ses contraintes légales, en ses groupements politiques? Pour agir avec chances de succès, il faut connaître. Trop de médecins de notre société ne la connaissent pas, ni ses déchéances profondes, ni ses potentialités encore intactes. Avant de traiter ce grand malade, il le faut à tout prix étudier, et bien posséder la vraie science de guérir. La théologie en quelques thèses ne peut suffire ici; la sagesse s'impose : le regard de l'humble qui s'apparente à force de pureté au regard de Dieu, le regard du contemplatif sur le Christ, en qui tout se résume, et qui commença consciemment en lui-même le salut de chaque génération. L'apôtre d'aujourd'hui doit insérer son action dans le plan du Christ sur ce temps : bien connaître le Christ et connaître son temps pour les rapprocher avec amour, tout est là.

SACERDOS.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Saint André-Hubert Fournet

L'Imitation de Notre-Seigneur dans le Ministère paroissial

L'Encyclique *Ad catholici sacerdotii fastigium* propose à tous les prêtres un idéal qui fut de tous temps vécu par les saints voués aux ordres sacrés. Parmi ces héros du sacerdoce, saint André-Hubert Fournet nous apparaît comme une incarnation émouvante de cette perfection que le Pape vient d'exalter. Sa vie veut être méditée, et d'autant mieux que la canonisation d'un saint n'est pas une simple consécration donnée par l'Église aux vertus éminentes d'un de ses fils : elle est la proposition d'un exemple destiné à demeurer toujours actif dans la conscience des fidèles et à enrichir la tradition catholique d'un type nouveau d'authentique vie spirituelle. En érigeant sur les autels la gloire de saint André-Hubert Fournet, S. S. Pie XI désigne donc à notre attention le serviteur de Dieu, le « Bon Père » (1), comme un modèle de

(1) La canonisation eut lieu, dans sa pompe ordinaire, le 4 juin 1933, en la fête de la Pentecôte. Le décret *De Tuto*, du 8 janvier 1933, fête de la Sainte Famille, fut l'occasion d'un important discours du Saint-Père : rapportant l'exaltation du saint au jubilé de la Rédemp-

vie active et contemplative : S. S. Benoît XV avait déjà aiguillé l'Église vers la méditation de cet exemple, quand, à la surprise générale, il répondit à la lecture du décret concernant l'héroïcité des vertus par un très long et important discours où il établissait le vénérable curé de Maillé patron de tous les curés du monde; après quoi, pour mieux établir la portée de ces paroles, il faisait imprimer un numéro spécial de l'*Osservatore Romano* consacré à son allocution du 10 juillet 1921 et le faisait distribuer dans toutes les paroisses d'Italie. La raison de ce geste était d'ailleurs largement exposée dans le discours lui-même :

> Mais pourquoi cet empressement de notre part à faire remarquer la spéciale importance du décret d'aujourd'hui en ce qui concerne les curés? Ce n'est pas seulement pour affirmer que c'est dans le ministère paroissial, ou plutôt directement par le ministère paroissial, que le Vénérable Fournet a atteint les hautes cimes de la perfection chrétienne auxquelles l'Église aujourd'hui le dit arrivé; c'est principalement parce que nous croyons que, par un conseil plein d'amour de la divine Providence, la glorification accordée aujourd'hui à André-Hubert Fournet est destinée à mettre en pleine lumière l'importance du ministère paroissial, aussi bien pour ceux qui le doivent exercer que pour ceux qui peuvent en recueillir les fruits.

Maintenant que d'éminents biographes (1) ont suffisam-

tion et à la glorification de la Sainte Famille, Pie XI engagea les fidèles à méditer et à suivre l'exemple du Serviteur de Dieu : « Ce sont les saints, ces grands serviteurs de Dieu, qui, par leur docilité à correspondre à l'œuvre divine, nous révèlent dans toute sa plénitude le prix de cette Rédemption, car ils en sont les fruits les plus complets et les plus parfaits. Ce sont les saints qui, en nous montrant jusqu'à quels sommets l'humanité peut s'élever, nous prouvent que ces ascensions sont possibles à tous. »

(1) Citons particulièrement : *Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, le Bon Père André-Hubert Fournet*, par le R.P. Rigaud, Poitiers, 1885; *André-Hubert Fournet*, par Jules Saubat, 2 vol. in-8°, Tarbes, 1925;

ment dégagé les traits de saint André-Hubert Fournet, peut-être conviendrait-il de préciser le point qui avait retenu l'attention de Benoît XV, de dégager grâce à la vie du saint l'importance fondamentale du ministère paroissial en montrant comment le petit curé poitevin, après s'être promis comme unique but l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en a trouvé les moyens et le cadre normal dans l'exercice habituel du ministère paroissial; en étudiant également la manière dont les fidèles ont répondu à son attente pour constituer autour de leur saint pasteur une communauté modèle digne d'être proposée en exemple à la catholicité tout entière.

I

L'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ

L'idéal des saints est toujours de s'identifier le plus possible à leur divin Maître : les uns imitent de préférence son activité concrète, le soin des misérables, des malades et des cœurs en détresse; d'autres reprennent après lui le ministère de la parole et s'en vont porter au loin la bonne nouvelle qu'Il nous a léguée; plusieurs s'étudient à faire renaître en eux, par une vie plus proprement contemplative, la pureté de sa prière et sa louange envers le Père. Il semble bien que tous ces traits se retrouvent indissolubles dans la vie de saint Fournet. Depuis le jour où un pauvre le surprit, jeune curé, dans l'étalage bien innocent d'une hospitalité raffinée, l'esprit du monde a disparu complètement de son esprit : ce qu'il réalise en premier, c'est la

enfin l'ouvrage anonyme, *Saint André-Hubert Fournet*, Milan, 1933. Parmi les autres articles, signalons entre autres, Olivier Leroy, *Un autre Curé d'Ars, André-Hubert Fournet*, « La Vie Spirituelle », 1er juin 1933; René Savatier, *Saint André-Hubert Fournet*, « Bulletin Joseph-Lotte », février 1936.

nécessité du renoncement et de l'abandon. En deux années, 1783 à 1785, il a déjà gravi les sommets de l'ascétisme qui devait, toute sa vie, le marquer si profondément. Doué d'une belle fortune et de goûts élégants, il a tout vendu, tout quitté : son mobilier, évalué à peine à cent francs, ne lui appartient même plus au moment de sa mort. Il couche sans matelas, sans feu l'hiver, même aux approches de la vieillesse, il passe souvent la journée sans manger, fait toujours maigre chère, ne garde à son usage aucun des présents en vivres ou en costume que sa famille ou ses amis lui font tenir. La rigueur de ses austérités édifiait déjà les capucins espagnols de Los Arcos lors de son pénible exil, sous la Convention. Lorsqu'il retourne en Poitou, les cinq années de terreur qui précéderont encore la paix religieuse auront vite fait de porter ce dénuement à l'héroïsme : le prêtre proscrit, qui risque à chaque instant la baïonnette des patriotes ou le déportement légal à la Guyane, erre de grange en grange, déguisé en fagoteur, portant la blouse du pays, la serpe à la ceinture, la fourche sur le dos, souvent chargé de lourds fardeaux. Il lui faut errer sans cesse, changer de cachette ou de gîte, disparaître parfois sous la lourde pestilence d'un fumier de ferme, dormir dans un trou de rocher sur les falaises de l'Anglin. Ainsi « reposé », il reprend aussitôt son épuisant ministère : c'est parfois jusqu'à six paroisses qui reçoivent dans la journée le fagoteur du bon Dieu. Tel jour de Noël, il est encore à jeun à six heures du soir : un morceau sur le pouce et le voilà encore prêchant et visitant jusqu'à neuf heures! Après le Concordat, les courses apostoliques n'en demeurent ni moins longues ni moins épuisantes, les austérités redoublent : jusqu'à la fin de sa vie cilice et discipline sont durement employés. Le visiteur de la sainte maison de La Puye peut voir encore, dans la demeure du Bon Père, ces instruments de pénitence, rongés par le sang de l'ascète. L'engagement des prêtres associés aux pauvres Filles de la Croix n'était donc pas clause de style quand il stipu-

lait la parole sacrée : « *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* »

L'idée de la Croix reste le ressort de tout cet ascétisme. Ce n'est pas pour rien que ses Filles s'appelleront Filles de la Croix. Les instructions qu'il leur donne, soit dans leur règlement de vie, soit dans ses lettres de direction, reviennent toutes à cette idée centrale. Il ne s'agit pas là d'une dédicace, mais d'une conversion générale, d'un sacrifice continuel en union avec la Passion du Sauveur. C'est cette attention constante à suivre la Croix du Christ qui sanctifiera leur état : sans elle la méditation est vaine, la charité ostentatoire, le port même du crucifix dérisoire et sacrilège : « Que votre oraison ne soit point une perte de temps; que vos examens vous découvrent quel est le penchant qui domine en vous. Que vos visites fassent de vous d'autres Jésus-Christ. Portez votre crucifix plus intérieurement qu'extérieurement. » Plus tard, quand ses Filles seront mieux pénétrées de cet esprit, il leur dira simplement ce mot sublime, cent fois répété dans ses lettres et qui devient le résumé, le signe de sa doctrine : « *Portez votre crucifix avec réflexion.* »

*
* *

L'imitation de Notre-Seigneur n'était pas restreinte à son sacrifice, elle vibrait également de sa charité. Charité proverbiale que celle du *Bon Père* : sa vie durant, il ne sut jamais distinguer son bien de celui des pauvres. Il leur donne tout, jusqu'à ses habits : linge, chemises, draps, s'en vont par pièce ou par lambeaux, sous la forme de mouchoirs dont le Bon Père s'improvise fabricant : il arrive au terme d'une de ses visites en pays basque couvert de sa seule soutane, ayant donné tout le reste. Il entretient près de son presbytère un sabotier en travail constant pour les va-nu-pieds. Sont-ils trop nombreux, que le saint curé rassure son artisan; n'a-t-il plus d'argent, au lieu de sabots il donne ses propres souliers. Non seu-

ement sa fortune a fondu dans ces largesses, mais il semble bien que la main de Dieu ait souvent multiplié les fonds qu'il avait pour ses aumônes : on puisa de longues années dans les quelques francs qu'il avait laissés dans ce but.

Cette charité s'étend à tous les malheureux, à tous les faibles, à toutes les souffrances. Connaît-il qu'une femme est en mal d'enfant, qu'il se met en prières pour tout le temps de l'accouchement; qu'un malade est en péril de mort, qu'il l'assistera, aussi loin que ce soit, dans ses derniers instants. Comme son divin Maître il a une prédilection marquée pour les enfants : parfois il s'agenouille devant eux, admirant la marque céleste qui ne s'est point encore effacée de leurs traits, il aime à les enseigner, il ne craint point leur familiarité, il prie leurs anges gardiens, il les honore et il les respecte. Après lui les Sœurs de la Croix reprendront la même conduite. Enseignantes, visiteuses, prédicantes et gardes-malades, elles ont pour la détresse humaine une inclination particulière qui est l'objet d'un vœu spécial. Leur vocation reste conforme à l'appel qui l'a fait jaillir, ce cri du pieux pasteur vers leur sainte fondatrice : « A quoi pensez-vous, ma fille, de prolonger votre séjour au sein de la paix, tandis que Dieu vous appelle au combat? Hâtez-vous de venir ici. Il y a des enfants qui ne connaissent pas les premiers principes de la religion et qui n'ont personne pour les instruire. Il y a de pauvres malades étendus dans leurs lits, sans secours, sans consolation; venez les soigner, venez les assister à la mort. »

*
* *

L'imitation de Notre-Seigneur, le P. Fournet la retrouvait dans ses sentiments à l'égard du Créateur, de la très Sainte Vierge et de ses saints prédécesseurs dans la voie de la perfection.

La dévotion un peu rigide de saint André-Hubert n'a pas, comme le remarque un de ses biographes, les accents

franciscains de son émule vendéen, le vénérable P. Baudouin (1) : il n'en admirait pas moins les merveilles du Créateur, aimait à se retremper dans la solitude des bois et rappelait aux Sœurs mélancoliques la splendeur de l'ordre créé. Mais il était incapable de détacher pour cette contemplation son esprit de son but constant : derrière la moindre gerbe c'était toute la Bible qui ressuscitait, derrière l'activité champêtre de ses paroissiens la conquête de la béatitude céleste. Conception admirable où le goût de la Rédemption augmente la valeur de l'univers et, déifiant tous ses aspects, accroît d'autant la gloire du Créateur. Cette gloire, nul n'en était plus pénétré que le curé de Maillé, dont la prière favorite, la respiration de l'âme, était la doxologie classique du *Gloria Patri* (2). Les trois Personnes de la Trinité étaient l'objet constant de sa contemplation : il avait peine à concevoir que l'on s'occupât d'autre chose. Un jour qu'on lui avait offert un quotidien, il apprécia d'une façon originale le rôle et l'importance de la presse : « Les journaux, c'est une belle invention ! Quelle puissance et quelle rapidité de publicité ! Mais je voudrais qu'ils servissent à quelque chose de mieux. On devrait inscrire en tête de tous leurs numéros ces paroles : *Immensus Pater, Immensus Filius, Immensus Spiritus Sanctus*. Dieu est partout, Dieu voit tout, Dieu entend tout. Les journaux ainsi rédigés seraient un bien utile avertissement donné aux hommes. »

Cette dévotion envers le Père n'avait d'égale que sa filiale affection envers la très Sainte Vierge. Il avait une

(1) Fondateur des Sœurs de Chavagnes-en-Paillers (1802) et de son séminaire (1804), restaurateur de la Vendée chrétienne, ami et conseiller du Père Fournet, de la bienheureuse Élisabeth Bichier des Ages, qu'il lui adressa providentiellement, de Mlle Méchin, fondatrice de la Société du saint et immaculé Cœur de Marie, le R.P. Baudouin, mort en 1835, vit sa cause introduite à Rome en 1871 : beaucoup de signes font espérer une prochaine béatification.

(2) Cette prière, il la récitait plus de 300 fois par jour. On a calculé que cette invocation est sortie de ses lèvres environ *six millions* de fois dans sa vie.

prédilection marquée pour un autel que surmontait une belle et simple descente de Croix : les Sœurs emportèrent le tableau de l'église de Maillé à leur fondation de La Puye. Là fut dédié un autel spécial à Notre-Dame du Saint Rosaire, tandis qu'était instituée, le 6 octobre 1832, une congrégation du Saint-Rosaire parmi les Filles de la Croix; il leur donna un règlement particulier comprenant une invocation propre à chaque heure de la journée, suivant le plan qu'il avait déjà établi pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Enfin, André-Hubert habituait ses filles et ses paroissiens à honorer d'un culte très particulier les saints qui leur servaient de modèle ou de patron : saint Joseph, dont il fut le premier à relever en France le culte bien disparu, saint André, dont il fit le patron de son Institut et dont il vénérait surtout le parfait amour de la Croix, sainte Radegonde, qui la première introduisit en France le monachisme féminin et dont la protection rayonne encore très vive sur la campagne poitevine.

Par toutes ces dévotions christocentriques, par l'amour en Dieu de notre humanité souffrante ou triomphante, par l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'héroïsme total, saint André-Hubert atteignit sans défaillance le but qu'il s'était fixé : l'imitation aussi complète que possible de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II

La Paroisse Sanctifiante et la Paroisse Sanctifiée

Ces sentiments profondément édifiants devaient trouver leur expression naturelle dans un ministère paroissial entièrement rajeuni, conçu comme le rayonnement spontané du Verbe de Jésus-Christ.

Comment l'activité sacerdotale aurait-elle pu ne pas apparaître, à la fin de la Révolution, comme le premier

objectif d'un clergé enthousiaste et fidèle? Il faut se représenter les ruines accumulées par dix ans d'irréligion militante, surtout dans ces pays du centre-ouest, où la passion sectaire avait réveillé des conflits ancestraux, et où l'héroïsme des prêtres, la fidélité du troupeau n'avait fait qu'exaspérer la rage de l'adversaire. Au moment où revient l'abbé Fournet la situation est tragique : elle restera critique bien après le Concordat. Les pontons de Rochefort, le bagne de Cayenne, les excès des Jacobins, les duretés de l'exil ont réduit à bien peu de chose le troupeau des desservants vigoureux : seuls les prêtres de 70 ans ou plus ont pu demeurer sur place et entretenir de ce fait un peu de vie latente sous la terreur impie et la désolation générale. Autour de ces anciens, épuisés par un ministère excessif, les hommes mûrs reviennent décimés : encore se trouvent-ils profondément divisés. Beaucoup de prêtres « jureurs », persévérant dans l'erreur, se sont retirés de l'Église : leur chute discrédite en certains endroits la dignité sacerdotale. Ceux qui ont été « réconciliés » à l'occasion du Concordat sont en général l'objet des faveurs du nouveau pouvoir : ce qui provoque une réaction violente de la part du clergé fidèle. *La Petite Église* se recrute parmi les victimes et semble à son début une assemblée de saints qui se refuse à transiger avec le siècle. Le curé de Maillé rencontrera l'insulte des premiers, il devra mettre ses fidèles en garde contre les autres : c'est là le plus dur, car il compte dans leurs rangs maint compagnon de martyre, et même son confesseur. Mais il n'a pas de peine à trouver la vraie voie : Rome a parlé, et un curé n'a titre sur sa cure que par son union avec Rome.

Heureusement les apôtres authentiques sont dévorés d'un feu ardent. A la tête du diocèse longtemps dépourvu de titulaire, un prêtre de grande allure, M. de Moussac, relève concurremment les ruines temporelles et les ruines spirituelles. Vicaire général à 28 ans, dès 1782, formé avant la Révolution par la participation aux assemblées

provinciales, il se fait remarquer par son ardeur conquérante, son désintéressement absolu, sa compétence artistique, son talent d'administrateur. Archidiacre de Poitiers, chanoine titulaire en 1804, il relève en deux ans le grand séminaire de Poitiers, ouvre deux petits séminaires à Montmorillon et Bressuire, des écoles cléricales à Poitiers, Thénezay, Niort. Dès 1806 il rétablit les retraites ecclésiastiques où le clergé reprend de l'unité, de la doctrine et de la discipline. Il sauve de la ruine ces trois chefs-d'œuvre immortels, l'abbatiale de Montierneuf, le temple Saint-Jean, l'abbaye de Saint-Savin. Il ouvre une foule d'écoles primaires gratuites, pour les garçons et pour les filles, il établit dès 1809, pour les cent quarante paroisses sans pasteur, des missions fréquentes et efficaces, groupe une équipe remarquable de prédicateurs volants dans le doyenné Saint-Hilaire. Après avoir refusé les évêchés de Saint-Flour, de Nîmes, de Saint-Dié et de Châlons, il seconde puissamment Mgr de Bouillé, sacré évêque de Poitiers dans l'année 1819 et dont le long et fécond règne restera dans les annales de l'Église poitevine comme une époque inouïe de grâces et de bénédictions. Avec de pareils chefs les curés poitevins se sentent soutenus, encouragés et fortifiés : c'est un cas rare dans l'hagiographie que de voir les initiatives d'un fondateur comprises et approuvées tout de suite par ses supérieurs hiérarchiques : sachons-en gré à la clairvoyance d'un épiscopat qui fut toujours bienveillant et compréhensif envers les Filles de la Croix et leur zélé fondateur.

Le ministère paroissial de saint André-Hubert peut se diviser en trois moments bien distincts. Il y a d'abord la préhistoire. Ces années antérieures à la Révolution, où il devient, si l'on peut dire, le modèle des curés pour époque normale : déjà l'appel de la Croix a retenti en lui, et son ministère s'en ressent. Son éloquence académique, délices de l'aristocratie locale, a fait place à un discours simple, terne peut-être, mais immédiatement compris

du peuple et qui charrie la grâce de Dieu : M. l'abbé de Thoiré est déjà devenu le Bon Père. L'exil semble l'avoir étonnamment confirmé dans son zèle sacerdotal : privé cinq années durant du contact de ses paroissiens, il n'y peut plus tenir, et, bravant mille dangers, il rentre leur rapporter Dieu et gagner lui-même sa croix par ce vivifiant ministère. Nous l'avons déjà montré dans ses courses apostoliques : voyons-le maintenant dans l'exercice de ses fonctions. C'est grande fête aujourd'hui aux Grands-Marsillys. Cette humble métairie, qui, depuis plusieurs années, sert de ralliement aux « bons », connaîtra ce soir une véritable messe. C'est Jean Maigret qui l'a promis, le pieux métayer qui préside d'habitude ces réunions nocturnes et en l'absence du pasteur fait la prière, lit l'ordinaire de la messe et entonne les cantiques — ce pour quoi les bleus lui ont coupé les cheveux à grands coups de faucille. Aujourd'hui le Bon Père est là, et près de trois cents personnes, par petits groupes discrets, ont envahi la vaste grange : voilà déjà huit heures qu'il confesse (1). En attendant leur tour, les fidèles récitent le chapelet et chantent les noëls du Père de Montfort. Enfin la cérémonie commence : les Saintes Espèces sont tirées du pilier central, masqué par un tas de foin : tous communient, nobles et paysans mêlés, tous reçoivent également les allocutions enflammées du Bon Père, le Corps et la parole de Dieu. Il est quatre heures du matin quand la cérémonie prend fin. Les fidèles n'ont que le temps de rentrer à leurs fermes pour reprendre la vie quotidienne, le soin des bêtes de l'étable, tandis que leur pasteur, titubant de l'effort fourni, retrouve dans le vent nocturne le chemin de sa cachette.

On comprend que ces assemblées aient révélé au saint

(1) Ce détail est rigoureusement exact. Mlle Bichier des Ages, la future fondatrice, venue pour faire part de ses projets au Bon Père, dut attendre huit heures son tour au confessionnal et les quelques paroles d'épreuve qui accueillirent cette première démarche.

curé la vraie valeur du divin sacrifice. Peu de chrétiens ont connu une dévotion à la messe aussi profonde, aussi directe. Non seulement on le voyait pour ainsi dire transfiguré par le ministère de l'autel, mais on eût dit que le sacrifice de son Maître était pour lui le plus attirant des spectacles : sitôt qu'il entendait sonner la messe, il se précipitait à l'église et il y assistait avec la piété d'un nouvel ordonné. Plusieurs témoins ont assuré l'avoir vu une fois en entendre sept à la file sans que son âme ait cessé un instant de s'attacher aux saints mystères. On sait que dans ses élans de sublime humilité, le saint se reprochait sa profonde indignité et se traitait lui-même de « *vieux sacrilège* ». C'est au sentiment ineffable de l'importance exceptionnelle du saint sacrifice que se rapporte certainement cette pieuse calomnie. Un jour qu'un de ses confrères lui demandait s'il avait déjà dit sa mese, le Bon Père lui répondit : « Hélas! je ne sais pas si je l'ai jamais bien dite! — Oh! mon Père, est-il possible que vous parliez ainsi? — Sans doute, mon fils, répliqua le saint vieillard, car offrir le saint sacrifice ne consiste pas seulement à en dire les prières, mais à devenir un autre Jésus-Christ, à s'unir si parfaitement à ce divin Modèle qu'on n'ait plus avec lui que même cœur, mêmes pensées, mêmes sentiments (1). » Avec la messe, la paroisse se reconstituait d'elle-même, autour de l'autel où son curé réalisait pleinement, liturgiquement et spirituellement son identification au Christ Jésus.

Lorsque la paix religieuse eut assuré au ministère paroissial des conditions plus normales, le zèle du saint curé ne fléchit pas pour autant. Sans disperser ses forces dans ces activités semi-séculières, où tant d'ecclésiastiques se ravalent au rang de pieux laïques, le pasteur de Maillé visait à l'essentiel et y entraînait ses confrères : « Étant

(1) P. Rigaud, *op. cit.*, p. 376.

les hommes de Dieu, vous devez chercher sa gloire; étant les hommes du peuple chrétien, vous devez tout faire pour procurer le salut des âmes. C'est là votre unique domaine; tenez-vous à l'écart des affaires temporelles du siècle. Faites votre joie et votre nourriture d'accomplir la volonté de celui qui vous a envoyés. »

Cette volonté, l'abbé Fournet l'interprétait sous la forme d'une union mystique entre la paroisse et son curé. L'idée qu'on pût changer de cure pour avancer en dignité lui eût semblé monstrueuse. Même fondateur de La Puye, il demeura fort attaché à sa paroisse de Maillé : il demanda comme une grâce à son successeur de ne jamais la quitter. Ceux qui étudieront avec soin cette paroisse digne d'être citée par les Papes en modèle à l'Église entière s'apercevront avec étonnement de sa stabilité exceptionnelle : en 126 ans, de 1746 à 1872, elle n'a en effet compté que *trois* pasteurs : Fournet de la Frédinière (1746-1782), saint André-Hubert (1782-1820), M. Forget (1820-1872).

L'essentiel d'un ministère ainsi compris c'est, outre la célébration de la messe paroissiale, la prédication et la confession. On connaît déjà l'ardeur du saint curé en ce qui concerne le premier point : notons qu'il entra pleinement dans les vues de M. de Moussac en aidant puissamment ses confrères; aussitôt le Concordat établi, il demande une mission à Maillé, puis il apporte à son tour la parole de Dieu à Angles, à Béthine, la Roche-Posay, Civray, Montmorillon, Saint-Savin. Il parle avec flamme et avec simplicité, marquant fortement les points, les numérotant avec soin, ce qui permet à la réflexion des Poitevins attentifs de retrouver toute la chaîne, procédant souvent par demandes et par réponses, serrant toujours de près la Bible, l'Évangile et le catéchisme. Nous n'insistons pas sur la confession. D'après ses nombreuses lettres aux Filles de la Croix, nous sentons la nature de sa direction, ascétique plus que mystique, simple, rude, mais compréhensive et affectueuse, toujours éprise de résultats positifs et d'amélioration concrète;

nous voyons aussi combien cette direction reste *sociale*, le souci de la communauté, des rapports des Sœurs entre elles et avec le clergé paroissial y tenant une grande place : la Sœur idéale n'est certes pas, pour le fondateur, la nature exceptionnelle favorisée de dons particuliers, mais l'humble servante du Christ, active et disciplinée, qui travaille de son mieux au bien de la communauté, de la paroisse et de l'Église tout entière.

Sermons et direction appuyés sur l'exemple du pasteur, incitent les paroissiens aux dévotions essentielles, à l'assistance fréquente aux offices, à la prière liturgique, à la communion régulière. L'école et le catéchisme assureront à la paroisse un recrutement suffisant et une cohésion nouvelle. Enfin, les grandes fêtes de plein air, si aimées du paysan, les processions des Rogations, la procession à la croix de mission, finiront de rassembler sur son aire la paroisse tout entière dans un acte de reconnaissance et d'hommage. Le curé n'est qu'homme de Dieu, il n'en demeure pas pour autant enfermé dans son église : il faut le voir participer au dur effort de ses fidèles, courant les champs au moment des moissons, portant aux rudes paysans la parole céleste, l'encouragement charitable qui spiritualise leur acte, change l'acquisition du pain quotidien en mérite pour le ciel.

Dans tout cet apostolat réaliste le Bon Père a bien besoin d'aide; cette aide ce sont les Filles de la Croix qui vont le lui apporter, et avec quelle générosité! Benoît XV insiste à dessein sur cet aspect si important de leur mission, « la prolongation du ministère paroissial » (1). Ce sont, pour ainsi dire, des missionnaires permanentes, douées d'un pouvoir de pénétration et de conquête interdit au prêtre lui-même.

***

(1) Cf. le texte original dans Saubat, *op. cit.*, t. II, p. 561.

Les résultats d'une telle conduite, on les devine aisément. La paroisse de Maillé — et autour d'elle toutes les paroisses voisines, tout un diocèse bénéficiant d'une même ferveur — donnait au visiteur le spectacle d'une vitalité peu commune. Le dimanche groupait autour du curé la presque totalité des habitants qui, instruits par les Sœurs, connaissaient de mémoire tout l'ordinaire de la messe : la journée entière se passait en offices, prédications et pieux exercices. Mais beaucoup d'âmes s'élevaient à une religion plus profonde. Autour du saint, sa pieuse sœur, dont le dévouement égalait le sien, son oncle, M. Chasseloup de Chatillon, dont le fauteuil à roulettes était chargé d'un bréviaire et d'un missel. Mais les plus humbles paysans ne demeuraient pas en arrière : c'étaient les époux Fiaud, qui citaient à leur hôte interdit les plus belles pages de saint Augustin, ce qui ne les empêchait pas d'économiser cent écus pour leur curé; c'étaient le tailleur Chocquin, catéchiste bénévole et chantre vigoureux, le scieur de long Chatelux, qui hébergeait les premières Sœurs, les nourrissant du fruit de son travail. C'étaient, à Coupel, la future Sœur Saint-Phêle et ses frères qui récitaient le matin dans l'étable la prière, l'ordinaire de la messe, et qui méditaient en commun à haute voix. C'était la collaboration de tous à l'entretien des enfants pieux et des séminaristes du pays; c'étaient ces cérémonies collectives instituées par le Bon Père et où la charité générale donnait son âme à la paroisse, comme cette fête de la récolte, où chacun apportait, en procession, les produits de son champ à la croix de mission, après quoi le prêtre les bénissait et les distribuait aux pauvres, rendant ainsi à la propriété son caractère de service religieux et fraternel. C'étaient enfin ces vocations sacerdotales si nombreuses et si profondes qui repeuplaient l'église poitevine. La seule école fondée à Maillé même par le saint curé produisit une quarantaine de prêtres, dont plusieurs fort éminents, comme

Mgr Louis Maigret, l'un des trois fils (tous prêtres) du pieux métayer des Grands-Marsillys, qui évangélisa les îles Sandwich et fut le premier évêque d'Honolulu. Un grand élan portait vers les couvents la pieuse jeunesse formée dans ces véritables paroisses : c'est ainsi que le P. André reçut le même jour vingt-quatre jeunes filles d'Angles se consacrant au Seigneur. La fondation des Filles de la Croix, la fondation voisine, par l'abbé Coudrin — l'héroïque « Marche-à-Terre » de la Terreur — de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, montrent quelle fécondité devait avoir pour l'Église universelle cette résurrection accomplie dans un bien humble coin de campagne française. Ainsi apparaît bien, suivant le mot lumineux de Benoît XV, « l'importance de la vie paroissiale pour la restauration de la société ».

Bien avant que la parole des pontifes ait manifesté aux foules la grandeur de l'œuvre chrétienne qui s'édifiait ainsi, la voix de Dieu semble s'être fait entendre. Le 17 décembre 1826, dans la paroisse de Migné, alors que l'on procédait, suivant une coutume chère au P. Fournet, à l'érection d'une croix de mission, le ciel s'éclaira tout à coup et une grande croix lumineuse illumina les assistants. Ce miracle, dûment confirmé par les autorités compétentes, plongea notre Bon Père dans un saint ravissement : « La Croix triomphe », écrit-il à ses Filles. Il oubliait de rappeler à ses dirigées un autre fait non moins miraculeux. En 1792, au plus fort de la persécution, poursuivi par des gendarmes, le saint confesseur de la foi s'était collé, pour les attendre, à un calvaire de chemin, et, ayant fait le sacrifice de sa vie, il ne fut pas peu surpris de voir ses ennemis s'éloigner avec respect de ce nouveau crucifié.

La Croix plane à nouveau sur la paroisse chrétienne quand, par amour pour ses brebis, le pasteur s'est cloué dessus.

PIERRE MESNARD.

Mgr de Ligonnès

Mgr de Ligonnès fut un des quatorze évêques sacrés à Rome par Pie X, le 25 février 1906, après la loi de Séparation de l'Église et de l'État. Entre tous ces prélats, qui comprenaient des hommes tels que Mgr Gibier, le Saint-Père l'avait remarqué et avait déclaré publiquement : « *Questo è un santo* ». Dans son diocèse d'origine, où il fut durant plus de vingt-cinq ans supérieur du Grand Séminaire comme dans le diocèse qu'il gouverna près de vingt ans, c'est en effet un grand renom de sainteté qu'a laissé après lui Mgr de Ligonnès, et l'espoir de voir un jour cette sainteté confirmée par le jugement de l'Église.

Mgr Paul Nègre, qui fut longtemps son collaborateur au Grand Séminaire de Mende, et qui fut son Auxiliaire à Rodez durant ses derniers mois, vient de nous retracer sa vie (1). Cette vie, animée d'un zèle apostolique dévorant, est d'une telle richesse qu'on n'en saurait donner un résumé. Mais quelques traits choisis ici ou là pourraient peut-être nous permettre de caractériser sa sainteté, au moins par certains aspects.

***

Voici d'abord, si j'ose dire, la matière dont fut fait cet

(1) Mgr Paul Nègre, évêque de Cybistra, ex-auxiliaire de Rodez et de Viviers, *Charles de Ligonnès, évêque de Rodez et de Vabres, 1845-1925*. Paray-le-Monial, Imprimerie nouvelle, et Rodez, Librairie de l'Union Catholique.

homme, le dur métal qui, martelé, devint une arme conquérante.

Charles de Ligonnès est un aristocrate. Sa famille est de noblesse guerrière et terrienne du Vivarais et du Gévaudan, où elle s'est établie par la fixation d'un de ses membres à Mende en 1712. Pays rude, froid, pauvre, beau mais seulement aux yeux de qui sait comprendre une beauté sévère, sauvage. Booz, la propriété où Charles passera une grande partie de sa jeunesse et dont il restera le maître jusqu'à sa mort, ne manque pas de charme, mais quelle âpreté, par endroits, dans cette vallée du Lot qui la joint à Mende! Il y aura quelque chose de tout cela dans la spiritualité du prêtre et de l'évêque : il aimera la lutte, — lui-même fait la guerre de 1870 comme capitaine de mobiles —, la lutte contre soi-même d'abord et aussi la lutte apostolique; il sera dur à son corps, renoncé, mortifié, sans fantaisie, austère, comme certaines pentes dénudées, rocailleuses, qui maintiennent la rivière de chez lui en d'étroites gorges.

Mais aussi Charles de Ligonnès a une mère : c'est Marie-Sophie de Lamartine. Avec elle, ce n'est pas le rude Gévaudan qui pétrit l'enfant, c'est Milly, « Milly ou la terre natale... », Milly où il passe plusieurs fois les grandes vacances. N'est-ce pas à la douce influence de cette mère modèle, — dont son frère, le poète, écrivait : « Tous les éléments de son caractère étaient des vertus », — que cet homme de fer devra d'être aussi un prêtre au cœur très tendre, ouvert à toutes les misères humaines, maternel envers les âmes qui lui seront spécialement confiées comme Supérieur de Grand Séminaire, puis comme évêque?

Après sa famille, c'est aux Jésuites qu'il doit sa formation humaine et chrétienne. Il est leur élève au collège municipal de Mende, où il fait sa première communion, puis à Paris, au collège de Vaugirard, où il fait sa rhétorique et sa philosophie. Jeune homme, attendant de son père l'autorisation d'entrer au Séminaire — il est le seul

garçon de la famille, le sacrifice est dur! — il commence sa formation scolastique grâce aux leçons des Pères qui dirigent alors le Grand Séminaire de Mende. Sur sa vocation, il consulte des Jésuites. Le P. de Foresta lui fait définitivement comprendre qu'il est fait pour le sacerdoce. Au P. Ginhac, son compatriote, il demande s'il ne devrait pas devenir fils de saint Ignace; mais le saint religieux répond : « Restez dans votre diocèse, le bon Dieu vous veut prêtre séculier. » Il n'entrera donc pas chez les Jésuites, mais leur restera fidèle toute sa vie; au Grand Séminaire de Mende, il s'attachera à continuer leur œuvre; d'ailleurs il aime cette spiritualité combative qui convient si bien à son tempérament d'homme d'action.

Car c'est un homme d'action. Il sera sans doute bon théologien. Son temps de séminaire, à Rome, n'a duré qu'un an : il avait déjà 32 ans, et son évêque avait hâte de le voir prêtre. L'année d'après on le renvoie à Rome et il en revient docteur en théologie. Mais la spéculation n'est pas cependant son trait caractéristique. Dans la théologie, il aimera surtout la partie morale, tournée vers l'action; surtout vers l'action la plus haute qu'est la formation des âmes, et des âmes de clercs : en guise de lecture spirituelle, il fera aux Séminaristes un cours de théologie ascétique.

On ne peut ici donner même un résumé des œuvres de miséricorde et d'apostolat auxquelles il se dévoua et dont il fut le plus souvent l'initiateur dans son diocèse, d'abord comme missionnaire diocésain, puis comme supérieur du Grand Séminaire. Plus tard, comme évêque de Rodez, il aura surtout à lutter pour la défense de la foi menacée, et un de ses derniers mots d'ordre sera : « Il faut un groupe de Jeunesse catholique à l'ombre de chaque clocher. » S'il les avait connus, les « mouvements spécialisés » auraient sans nul doute obtenu ses faveurs.

Mais, homme d'action, il compte avant tout sur la prière. Il est bien remarquable que le Carmel de Mende lui doive sa fondation. A peine nommé supérieur du

Séminaire, plein de zèle pour sa tâche et pour toutes les œuvres diocésaines, il veut que son activité soit appuyée sur la prière et le sacrifice des moniales.

⁂

N'ayant pas reçu la vocation religieuse, c'est dans l'état séculier que l'abbé de Ligonnès tendra à la perfection. Et puisqu'il est prêtre, il ne vivra qu'en fonction de l'éminente dignité du ministère qui lui a été confié par l'Ordination. La sainte messe, le saint tribunal de la pénitence, la sainte prédication, ce sont les actes essentiels de la vie du prêtre. Quelques traits nous feront deviner comment s'en acquittait l'abbé de Ligonnès.

Le souci qu'il apportait à la célébration du saint sacrifice, rien ne peut mieux l'exprimer que le témoignage suivant, dans une lettre à l'auteur de la biographie :

> En 1900, du 1er au 6 août, je faisais une retraite à la Grande-Chartreuse. M. le Supérieur du Grand Séminaire de Mende s'y trouvait. Pendant cinq jours, j'eus le bonheur de lui répondre la messe, et le grand honneur de l'avoir comme servant. Avant mon départ, il me demanda, avec une humilité qui me confondit : « M. l'abbé, avez-vous remarqué si je faisais, durant le saint sacrifice, des fautes contraires à la liturgie? » Cette question, à laquelle ne pouvait s'attendre un jeune prêtre de vingt-neuf ans, de la part d'un vétéran dans le sacerdoce, aussi pieux et aussi savant, me révéla la sainteté du Supérieur du Grand Séminaire de Mende que je ne connaissais pas.

Aussi bien l'on nous apprend qu'il introduisit, parmi les directeurs du Séminaire, l'habitude de se servir mutuellement la messe pendant la retraite annuelle, afin de pouvoir se signaler charitablement fautes ou négligences.

Rarement confesseur et directeur de conscience fut plus apprécié et recherché que lui, car il avait je ne sais quoi d'attirant qui faisait qu'on s'ouvrait facilement à lui. Il

confessa et dirigea tous les professeurs du Séminaire, à peu près tous les élèves, beaucoup de prêtres et laïques de l'extérieur. Le tableau que Mgr Nègre nous trace d'un Samedi Saint au Grand Séminaire de Mende vaut d'être retenu :

> Depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, et au-delà, il était envahi, comme pris d'assaut, par une foule d'hommes qui venaient se confesser.
>
> L'antichambre du supérieur, les corridors débordaient de pénitents attendant leur tour. On estimait à un millier le nombre des confessions entendues.
>
> La part de l'abbé de Ligonnès était la plus forte. Tous le désiraient. A lui les « gros poissons », et les retardataires. Ils étaient ses préférés...
>
> ... La régularité de la maison n'avait-elle pas à souffrir de cette invasion insolite?
>
> On ne constata jamais un inconvénient sérieux. Les séminaristes y trouvaient plutôt un sujet d'édification et une leçon de zèle. Le supérieur les mettait en prière pour que « la pêche fut abondante ».

Le prêtre, dispensateur de l'Eucharistie, distribue aux âmes cette autre nourriture qu'est la parole de Dieu. L'abbé de Ligonnès n'y manqua pas. Il avait débuté dans le ministère comme prédicateur de missions et y avait apporté un zèle inlassable. Non pas qu'il fût un prédicateur d'une éloquence extraordinaire. Mais c'était son âme qui parlait et atteignait directement l'auditoire. Énergie et tendresse, si merveilleusement alliées en lui, s'y faisaient remarquer.

> Quand son cœur parle, écrit un témoin, sa voix est pleine de tendresse et de douces persuasions. Quand il dicte ses volontés,... alors ses paroles sont brèves et nettes comme un commandement sur le champ de bataille... Ses mots sont martelés et il semble que chacun se frappe en une effigie de bronze; on sent que cette voix gutturale, qui met deux *r* à vouloir et devoir, est le reflet d'une indomptable énergie.

Son ministère de choix fut celui des retraites, retraites à des jeunes gens, retraites à des communautés religieuses, surtout retraites ecclésiastiques, auxquelles il finit par réserver presque exclusivement sa parole : chaque été il en prêchait plusieurs, aimant à porter aux prêtres des autres diocèses le fruit de sa longue expérience à la tête du Séminaire de Mende.

⁂

Car c'est là surtout qu'il faut le voir à l'œuvre, au milieu de ses professeurs et de ses séminaristes. C'est là qu'il a poursuivi l'œuvre de sa sanctification personnelle en même temps que de celle des âmes qui lui étaient confiées. C'est un des thèmes fréquents de ses lettres, surtout ses lettres à sa sœur Hélène, religieuse du Cénacle : devenir un saint pour entraîner les autres à sa suite. Ces deux œuvres ne se peuvent séparer, elles ont des influences réciproques. Dès sa première année au Grand Séminaire, il écrit : « J'espère que je t'arriverai moins mal formé à la vie de prêtre, car je compte bien m'instruire en enseignant, et me mouler ecclésiastiquement en moulant les autres. »

Il n'est que professeur, lorsqu'il écrit ces lignes. Mais quelques mois plus tard, octobre 1881, les Jésuites étant définitivement écartés de la maison, c'est à lui que l'évêque confie la charge de supérieur.

Il avait pour le seconder une belle équipe de collaborateurs, jeunes, ardents, instruits. De sept qu'ils sont, quatre deviendront évêques. Un des soins les plus chers du P. de Ligonnès est de faire de cette équipe une sorte de petite communauté modèle entièrement vouée à l'œuvre commune de la formation des séminaristes. Notons simplement deux points bien révélateurs de la ferveur qui anime le groupe des professeurs sous l'impulsion du supérieur. On y pratique la correction fraternelle : le P. de Ligonnès écrit en 1884 : « Nous avons pris la bonne

habitude de nous censurer sévèrement les uns les autres... et nous ne nous en aimons que davantage. » Et le jour de son sacre, vingt ans plus tard, il déclare : « Au Grand Séminaire, on me reprenait de mes défauts, on m'avertissait, et j'en ai tant besoin! A Rodez, on n'osera ni m'avertir, ni me dire la vérité. » Nous avons déjà vu comment, dans les retraites annuelles de directeurs, il exigeait la correction mutuelle des défauts dans la célébration de la messe.

Ces retraites annuelles communes furent dues à son initiative. La première année, c'est dans sa campagne solitaire de Booz qu'il réunit ses collaborateurs, sous la direction d'un Jésuite, le P. A. Portal, qui y donne les *Exercices* de saint Ignace. La coutume s'établit de cette retraite à la fin de chaque année scolaire. Plus tard, les directeurs devenus évêques organisèrent une retraite commune pour les professeurs de leurs séminaires. Ainsi d'abord Rodez et Mende, puis Tulle et Cahors joignirent leurs efforts de sanctification en la personne de leurs directeurs de Séminaires. Ce fut l'origine des retraites interdiocésaines de directeurs.

Après ses relations avec le corps professoral, voyons sa manière de faire avec les élèves. Il est vraiment père et chef, avec tout ce que cela comporte de fermeté dans l'autorité, de simplicité dans l'accueil et de sens de l'éducation. Il a pour eux les plus hautes ambitions. Il écrit par exemple : « Je recommande à vos prières mes élèves qui sont bien sages, mais qui ont tant besoin de devenir des *héros*, à l'heure qu'il est. Les médiocres ne sont plus possibles dans le monde. » Il a surtout le souci des prochains ordinands, et d'abord du jugement à porter lorsqu'il s'agit de permettre ou de refuser l'accession aux saints Ordres. Sa joie est grande lorsqu'il les conduit à l'autel. Pour faire de très près leur éducation, il vit entièrement avec eux. Sa porte leur est ouverte à toute heure du jour et de la nuit. Il prend ses repas avec eux, au réfectoire

commun; il préside tous les exercices. Il fait avec eux, avec les plus vaillants du moins, car il est toujours du groupe des intrépides, de grandes excursions en montagne, et c'est peut-être là qu'il apprend le mieux à connaître ses enfants, ses « agneaux » — quelle tendresse dans ce tempérament militaire! — et les enfants, leur Père.

Supérieur, par son origine, son éducation et sa culture, à l'ensemble du clergé diocésain avec lequel il est en fréquentes relations et dont il doit former les jeunes générations, il garde une parfaite simplicité, la simplicité même qui est une des grandes qualités de ce clergé. Nommé en 1901 protonotaire apostolique, il continue de se faire appeler comme auparavant le P. de Ligonnès, car, nous dit-on, « il ne comprenait pas les dignités sans charges correspondantes ».

* * *

Les charges vinrent avec la dignité épiscopale. Constitué, comme parle saint François de Sales, « en la cime de l'état ecclésiastique », Mgr de Ligonnès n'hésite pas un instant à se donner corps et âme à son église de Rodez. Il sait que c'est la consécration à la vie, à la mort, au Corps mystique du Christ qui est le fondement de la perfection épiscopale. Prenant possession de sa cathédrale, il déclare : « La mission de l'évêque est d'être l'homme de Dieu et l'homme du peuple, de gérer les affaires de Dieu et de se dévouer aux intérêts du peuple. » Et puisque l'on est à une heure grave qui peut exiger les plus grands sacrifices, il ajoute : « Si un évêque qui remplit son devoir a la tête tranchée, un autre prêtre le remplace et l'Église continue son œuvre de salut. »

Nous n'insisterons pas sur les faits et gestes de cet épiscopat. Mais puisque c'est surtout la figure du prêtre et du formateur de prêtres que nous avons voulu dégager, nous noterons seulement deux traits : l'organisation de la vie personnelle de Mgr de Ligonnès à l'évêché, son souci permanent de la sanctification de ses prêtres.

A l'évêché, il veut une vie de famille toute sacerdotale.

Aussi, dès la première heure, proposa-t-il à ses vicaires généraux de former, avec eux, une petite communauté, à laquelle on adjoignit les secrétaires. L'un des vicaires généraux remplissait le rôle d'économe. Après les repas, où l'on faisait une courte lecture, on se rendait à la chapelle pour adorer le Saint-Sacrement... Les vicaires généraux qui, pour plaire à leur chef, renoncèrent à l'indépendance d'un ménage personnel, apprécièrent vite les avantages de cette situation. Entre le prélat et ses collaborateurs s'établit la douce et fraternelle amitié qui régnait au Grand Séminaire de Mende entre directeurs et supérieurs.

Le prêtre qui a formé tant de générations de prêtres dans le diocèse voisin porte maintenant le meilleur de sa sollicitude sur le corps sacerdotal dont il est le chef. Elle se manifeste dans ses lettres et dans les retraites ecclésiastiques. Deux grandes occasions lui seront données de l'exercer plus particulièrement. C'est d'abord à la suite de la loi de séparation, lorsque prêtres et séminaristes furent rappelés sous les drapeaux. L'évêque aussitôt leur adresse une lettre-circulaire d'encouragement et d'avis pratiques où il leur dit notamment :

Sous l'uniforme, comme avec l'habit ecclésiastique, vous resterez prêtres, dans toutes vos œuvres, dans toutes vos paroles, dans toutes vos pensées, dans toutes vos habitudes...

Que pas une parole triviale, pas une démarche indigne de votre caractère, ne puissent étonner ceux qui vous regardent et vous écoutent... Rendez service à tous...

Nous vous demandons d'écrire fréquemment au directeur de vos âmes.

Il ne se contente pas d'écrire. Il se rend à Lodève voir lui-même ses prêtres et séminaristes soldats.

La guerre va poser, en plus grand, les mêmes problèmes. Quatre cent vingt-deux prêtres et cent séminaristes du diocèse furent mobilisés. Ce fut pour l'évêque un

grand souci, souci d'assurer le ministère en leur absence, souci de rester en contact avec eux. Il le fit par des lettres, il le fit surtout par l'*Écho du Clergé de Rodez*, trait d'union mensuel auquel il collabore régulièrement par des lettres collectives et par des articles.

N'oubliez pas, pour votre propre compte, que le prêtre, vivant au milieu des séculiers, est naturellement incliné à se mettre au niveau de ceux qui l'entourent, tandis que sa vocation l'appelle à les élever jusqu'à lui.

Ce sera, tout au long de la guerre :

Partout et toujours vous devez vous montrer *essentiellement prêtres*.

Puis, dès le jour de l'Armistice, il écrit :

Supprimez, sans hésiter, tout ce que les nécessités du temps de guerre vous ont imprimé comme apparence laïque. C'est surtout à l'intérieur de vos âmes qu'il faut donner la note essentiellement sacerdotale...

∴

Cette note essentiellement sacerdotale, c'est surtout à l'intérieur de son âme que le saint évêque en avait développé les résonances. Après l'épreuve d'une douloureuse infirmité cette âme de prêtre était définitivement accomplie. Mais avant de passer à Dieu, elle ne pouvait oublier que l'amour du sacerdoce avait été la grande passion de sa vie. Quelques jours avant sa mort, Mgr de Ligonnès faisait devant son confesseur et son auxiliaire le sacrifice de sa vie pour son diocèse, pour son *Séminaire*, et pour le *Séminaire* de Mende.

fr. M. de Paillerets, O. P.

Saint André-Hubert Fournet

Extraits

I

Pratiques intérieures et extérieures des Ecclésiastiques associés aux pauvres Filles de la Croix

Qui mihi ministrat, me sequatur.

Pour obéir à cette maxime de Notre-Seigneur : Que celui qui me sert m'imite, nous tâcherons d'occuper notre âme des mêmes pensées qui occupent l'âme de Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour; d'avoir les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes intentions, les mêmes dispositions que lui. Nous vivrons de la vie de la foi, et nous veillerons, en tout temps, pour ne pas perdre la présence du Saint-Esprit en nous. Pour cela, nous serons intérieurs, recueillis et crucifiés, de manière à être à notre tour les agneaux et les victimes de Dieu, faisant toutes nos actions en union avec Notre-Seigneur Jésus crucifié, avec une élévation de cœur à Dieu, en sa présence et pour lui plaire.

A l'imitation de notre Père et Patron saint André, nous entretiendrons dans notre cœur un saint désir de la Croix, et nous tâcherons, en portant notre croix, tous les jours, d'être une lumière qui porte dans les âmes l'amour de la Croix et du divin Crucifié. Pour cela nous serons

morts et vivants en tout et pour tout, afin de ne point nous conformer au monde, mais à notre divin Modèle.

Chaque associé rappellera à son souvenir et s'efforcera de faire entrer dans son cœur cette maxime de l'Esprit-Saint : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Pour en obtenir la grâce, au moins le troisième vendredi de chaque mois, on dira l'oraison qui se trouve à l'office de saint André, avec un *Pater* et un *Ave.*

II

Règlement de Vie [début]

Pour toutes les Filles de la Croix réunies à Saint-Phal, aux pieds du Sacré-Cœur de Jésus, pour glorifier en lui et par lui la très Sainte Trinité, sous l'invocation et la protection de la très Sainte Vierge Marie, des saints Apôtres saint André, saint Pierre et saint Paul, de saint Joseph, saint Phal, sainte Élisabeth, les saints Anges gardiens et saint François.

« Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. » (S. Jean, VIII, 12).

Notre-Seigneur Jésus est la lumière du monde, et par conséquent la nôtre. C'est donc ce divin modèle que nous devons consulter et suivre, surtout dans le choix d'un état. Qu'a-t-il fait dès son entrée dans le monde? Il a instruit par ses exemples, voulant pratiquer avant d'enseigner. Dès l'âge de douze ans, il enseigne les ignorants dans le temple; il oublie même le besoin de prendre de la nourriture, pour exercer la charité en ce genre. « Ne savez-vous pas que ma nourriture est de faire la volonté de mon Père? que je dois m'appliquer à la faire connaître? »

Pendant les trois dernières années de sa vie mortelle, il n'était occupé qu'à instruire, dans tous les lieux, jusques

au milieu des eaux, dans tous les temps, le jour et la nuit. Qu'a-t-il ordonné avant de monter au ciel? « Allez, enseignez toutes les nations. » Que demande-t-il à saint Pierre, pour la plus grande marque de son amour? « Si vous m'aimez, paissez mes agneaux. » Nous faisant connaître par ces paroles que la plus grande marque d'amour qu'on puisse lui donner, c'est d'instruire les ignorants. Que promet-il à ceux qui s'appliqueront à instruire? « Qu'ils brilleront comme des astres dans le firmament; qu'ils sauveront leurs âmes. »

Qu'a fait encore le Seigneur pendant sa vie mortelle? Il a montré le plus grand zèle pour les malades, jusqu'à les oindre de sa salive. Tout en lui les servait, jusqu'au bord de son vêtement. Aucun malade n'échappait à sa surveillance : de quelque maladie qu'ils fussent atteints, il les soignait, les guérissait. Il a toujours inspiré le même zèle à ses vrais serviteurs et à ses fidèles épouses. Pour allumer de plus en plus dans les cœurs le feu de la charité pour les malades, il a déclaré que tous les services qu'on leur rendrait, c'est à lui-même qu'on les rendrait.

Il a promis à ceux qui visitent et soignent les malades, dans l'ordre temporel et spirituel, le bonheur éternel pour récompense. « J'ai été malade, vous m'avez visité; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

Que fait encore ce bon Pasteur dans le sacrement de son amour? C'est là qu'il continue d'instruire, non pas en parlant aux oreilles du corps, mais au cœur, de manière à enseigner toute vérité. C'est là qu'il prend soin des malades, jusqu'à devenir leur nourriture. S'il ne bande pas extérieurement leurs plaies, il semble en sucer le pus, en unissant sa grandeur avec notre bassesse.

Voilà la divine lumière qu'il faut suivre, pour ne pas marcher dans les ténèbres.

C'est donc à l'imitation de ce divin modèle que les Filles de la Croix se réunissent à Maillé, pour instruire, non seulement les enfants, mais les malades. Partout où elles

se trouveront, elles tiendront à faire connaître Notre-Seigneur Jésus ; elles recevront chez elles les malades qu'elles pourront loger et nourrir; elles auront grand soin, non seulement des malades de leur maison, mais encore de tous les voisins malades, pourvu qu'elles ne s'éloignent que d'une lieue de leur domicile. Elles prendront en considération l'âme encore plus que le corps des infirmes; elles assisteront surtout les agonisants, et continueront, en tout ce qu'elles pourront, la Passion de Notre-Seigneur. Elles le représenteront surtout dans sa pauvreté, son humilité, sa mortification, sa charité et son obéissance en esprit de sacrifice.

Voilà le principal but des Filles de la Croix dans leur réunion à Maillé; elles se proposeront encore la dévotion des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et la réparation des outrages faits au Saint-Sacrement : pour cela, elles s'engagent à réciter, tous les jours, les saints Offices du Sacré-Cœur et de la Réparation, le saint Rosaire entier, pour les agonisants, les âmes en péché mortel, les âmes du purgatoire et tous les besoins de l'Église. Elles se proposent encore de pratiquer les maximes de l'Évangile par le pur motif de l'amour de Dieu.

Elles porteront le nom de Filles de la Croix, consacrées aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Pour leur rappeler cette consécration, elles porteront sur leur cœur un crucifix, autant qu'il sera possible, et qu'elles en seront dignes, en devenant elles-mêmes les premières victimes du sacrifice qu'elles offriront, tous les jours, au Seigneur, en immolant leurs sens, leurs passions et surtout leur volonté. Pour remplir l'esprit de la glorieuse dénomination de Filles de la Croix, elles honoreront les différents états de la vie temporelle de Notre-Seigneur : 1° son enfance, en recevant chez elles des enfants pauvres et les servant; 2° sa vie évangélique, en apprenant à lire et instruisant de petits enfants, pour qu'ils puissent ensuite être préparés au sacerdoce; 3° sa vie pauvre, souffrante et pénitente, en vivant pauvrement, par choix et non par

force, en souffrant en tout temps et de quelque part que viennent les croix. Toutes leurs bonnes œuvres doivent tendre à ce genre d'imitation. Elles honoreront la vie glorieuse de Notre-Seigneur par une conversion générale, un saint respect pour le vase de leur corps, qu'elles posséderont saintement, et une sainte joie dans les pratiques les plus dures à la nature, par l'espérance d'une résurrection glorieuse...

III

Lettres ou Extraits de Lettres a des Filles de la Croix

Sur une prise d'habit

Puisque vous avez lieu de croire que vous avez vaincu le monde, la chair et le démon; puisque l'amour des faux plaisirs, des vanités du monde, ne règne plus en vous, mais la croix, le Dieu de la croix; puisque vous ne faites plus votre volonté, mais celle de Dieu et de vos supérieures, revêtez-vous du saint habit religieux, pourvu que vous soyez revêtues de l'esprit de Notre-Seigneur Jésus; sans cela vous ne feriez que le rôle de comédiennes. Qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas. N'oubliez pas que c'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus pour vous qui l'a engagé à se revêtir de la nature humaine : c'est aussi par amour pour lui que vous devez vous revêtir du saint habit.

Sur le but de la vie religieuse

La lettre tue, quand ce n'est pas le cœur qui fait prier. Soyez donc toutes des séraphins dans vos communications avec Dieu. Comparez ce que vous êtes et ce que vous seriez si vous eussiez resté dans le monde. Toute vie doit être une répétition continuelle de *gloire au Père,*

qui m'a créée à son image, qui m'a donné son Fils unique, tandis qu'il condamne les autres à la mort, à l'enfer; *gloire au Fils*, qui a donné sa vie pour moi, qui me donne son cœur; *gloire au Saint-Esprit, qui demeure en moi, pour m'assister en tout.*

Sur la paix de la conscience

Élevez vos désirs vers Dieu, et il vous dira : « La paix soit avec vous. »

Vous vous plaignez les mains pleines, ma Sœur. Tandis que Dieu vous délivre des grandes passions, qu'il vous tient comme par la main, vous osez vous plaindre des mauvaises pensées. Vous en aurez tant que vous serez sur la terre. Les mauvaises pensées, loin d'être des péchés, sont pour vous des occasions de prouver votre fidélité et votre ferveur.

Établissez-vous donc dans le parfait détachement des choses visibles; mourez tous les jours, et ne laissez plus votre âme occupée des choses visibles, et tenez au contraire votre mémoire occupée à vous rappeler les perfections, les promesses, les bienfaits de Dieu. Occupez votre esprit de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du ciel, de l'enfer. Livrez votre cœur à aimer le Père, le Fils et le Saint-Esprit : bientôt vous n'aurez plus de distractions, ou vous n'en aurez plus que de méritoires...

Vous manquez de confiance, ma Sœur : vous ne voyez pas en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un Père, un Époux, un Frère, un Ami, un Sauveur. Ah! ma Sœur, si vous voyiez, au contraire, dans le Sacré-Cœur, vous mourriez d'amour en voyant combien ce divin Cœur vous aime. Cessez donc toutes vos inquiétudes. Tout ce qui vous environne vous dit que Dieu vous aime. Ne tâtonnez plus; allez à Dieu avec simplicité et confiance. Votre plus grand péché, c'est la défiance. Je prierai et je ferai prier pour vous. Vivez tous les jours de manière à pouvoir communier tous les jours...

BILLET D'APOSTOLUS

Spiritualité de l'érudition

Le P. Lagrange vient de publier un ouvrage considérable sur la critique textuelle. Considérable par sa masse, nouveau par la méthode qu'il applique au classement des textes afin de découvrir la meilleure leçon, c'est-à-dire le texte le plus primitif, le plus vrai, celui qu'inscrivait la plume même de l'auteur inspiré. Et c'est l'an passé qu'on avait fêté les quatre-vingts ans de l'auteur, aussi discrètement, aussi humblement qu'il était possible. A peine si le jubilaire avait permis cette très courte interruption de son travail.

L'Église a eu, de tous temps, des érudits, et ces érudits, qui lui ont toujours été utiles, lui sont devenus plus nécessaires que jamais. Autrefois, la phalange des érudits était comme une troupe de parade : elle ornait les défenses, elle figurait dans les revues; elle ne se battait qu'assez rarement, comme autrefois ces mercenaires qui étaient au service de la couronne. Mainte-

nant, ce sont les érudits qui portent le poids du combat; ils luttent jour et nuit, à la manière des sapeurs dans la dernière guerre : travail obscur, inconnu du grand public; travail pénible en soi, parce qu'il ne donne pas généralement d'aliment à l'âme; travail sacrifié qui procure, même dans l'Église, plus de peine que d'honneur.

C'est que l'Écriture, pendant des siècles, a été tenue pour un ouvrage sans commune mesure avec les autres, sans racines terrestres et vraiment tombé du ciel, de sorte que lui appliquer les mêmes méthodes d'explication qu'aux livres écrits par les hommes paraissait impie. Puis, passant à l'autre extrémité, on a fini par y voir un livre purement humain, bien plus, un ramassis de mythes et de légendes, l'impur produit d'une civilisation orientale. Mais, si Dieu est l'auteur de l'Écriture et le garant de sa vérité religieuse, pourquoi n'aurait-il pas usé, pour porter ce message, de cette discrétion souveraine, de ce respect des causes secondes qui paraît sa méthode dans le gouvernement de la nature et dans le don de la grâce ? Ainsi, du point de vue de la foi elle-même, il y aurait déjà une invitation à étudier les livres sacrés avec les méthodes littéraires et historiques. Ce serait même le seul moyen d'entendre cette « polytropie » de la révélation prophétique signalée par l'*Épître aux Hébreux*.

Avec les ressources des méthodes critiques, l'Érudit chrétien de ce siècle a tenté de fonder cette science

sacrée, que les Pères et les scolastiques auraient admirablement utilisée, s'ils l'avait connue. Il doit joindre à une connaissance personnelle des littératures anciennes et orientales un sens délicat d'humanité. Par ces contacts assidus avec les hommes, anciens et modernes (et les uns éclairant toujours les autres), il a gagné une intelligence intérieure de l'histoire, qui à son tour pourrait se diviser en deux sens complémentaires : sens du *développement* des événements historiques, sens des modes, des genres et des *langages* dans lesquels ce développement a été raconté par les divers auteurs sacrés ou profanes. Plus que tout autre, cet érudit est armé pour manier cette fameuse méthode comparative qui ne paraît simple qu'aux simples.

Nous venons de voir que l'érudit avait fourni des raisons nouvelles de croire à l'orthodoxie en confirmant la tradition. — Mais alors, pourquoi a-t-il pu être incompris par certains de ses frères? — Pourquoi? Ceux qui s'en étonnent et qui parfois se scandalisent ont-ils assez songé aux conditions de ces combats d'avant-garde? Ces vaillants des premières lignes qui vivent face à l'ennemi, épiant ses bruits, ces troupes de choc qui vont s'avançant dans le *no man's land*, et qui demain peut-être abandonneront par prudence une ancienne bastille qu'on ne peut plus tenir sans risquer de tout perdre; il arrive que, d'un observatoire lointain et devant certaines défaillances d'un des leurs, on les suspecte, on les confonde par une tragique erreur avec les assaillants. Mais ces incidents presque fatals dans une lutte immense, ils les acceptent avec un cou-

rage silencieux, vraiment héroïque chez celui qui lutte et qui pense. Ils leur sont une pressante invitation de reprendre leurs hypothèses, de les corriger s'il y a lieu, ou au contraire de les affermir par des preuves qui ne laissent plus place au doute. Cela est bon pour leur esprit et pour leur âme. Si les savants chrétiens peuvent atteindre à l'héroïsme des vertus, ce n'est point par le zèle extérieur, ni par le martyre, mais par la persévérance au milieu de tout. Et ils ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils reconnaissent avec Pascal que la vérité n'est pas complète sans la charité, que la charité ne se réalise que dans les liens de l'unité : *veritas, in caritate, caritas in unitate.* Que ce double équilibre ne s'atteigne pas sans peine, cela est certain. Mais comme il est beau, en ces temps difficiles, que de purs savants aient accordé si naturellement ces devoirs contraires. La vraie science, loin de développer l'esprit propre et le vieil orgueil, affine le savoir, épure le caractère, fortifie la foi, étend l'espérance, discipline et transfigure l'amour.

Lorsque le P. Lagrange avait trois ans, on raconte qu'il fut mené au Curé d'Ars et béni par lui. Quel geste plein de symboles et qui laisse entrevoir une préordination. Cet exégète des consciences, ce sublime ignorant pour qui l'étude avait été la plus dure pénitence, il bénissait dans cet enfant un ministère bien peu semblable au sien : le souci des textes et du passé, la lutte contre les subtils, l'éloignement des pécheurs et une solitude volontaire. Mais, sous ces voies opposées, c'était bien la même fin, et peut-être le saint avait-il communiqué à l'enfant un peu de l'esprit de

pénitence et d'innocence si nécessaire au penseur. Car (et ce n'est pas un si commun mérite), comme les œuvres que la charité inspire, l'œuvre de l'Érudit chrétien satisfait à la fois la science et la piété, la première d'abord, la seconde par un divin surcroît : elle ramène aux sources, mais ces sources désaltèrent. On pourra la corriger, la compléter, la reprendre, peu importe. L'Érudit (qu'il s'appelle Lagrange, Batiffol, Duchesne, Quentin ou Grandmaison) applique une méthode et s'inspire d'un esprit, cet esprit que notre siècle si critique et si mystique souvent a cherché en vain. Et, s'il était permis de le formuler, cet esprit, s'il n'était pas téméraire de vouloir définir l'inexprimable, nous transformerions un peu les fameux versets du psaume, et nous dirions : *Humanitas et veritas obviaverunt sibi, critica et pax osculatae sunt.*

APOSTOLUS.

Pour l'unité du monde chrétien

Puisque *La Vie Spirituelle* m'a demandé une sorte de chronique de l'octave de prières que j'ai été appelé à prêcher cette année (1), je me propose — bien qu'il soit terriblement odieux de parler de soi — de dire ici tout d'abord ce qu'est cette octave, ensuite le sujet que j'avais choisi d'y traiter, dans quel esprit je voulais l'aborder et quelle idée peut être considérée comme dominante en cette question.

L'octave de prières du 18 au 25 janvier

On sait que deux temps sont officiellement et plus spécialement consacrés, dans l'Église catholique, à la prière pour la réunion de tous les chrétiens et l'unité du monde chrétien : l'octave qui va de la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome (18 janvier) à la fête de la Conversion de saint Paul (25 janvier), et la neuvaine qui s'étend entre l'Ascension et la Pentecôte.

Léon XIII avait, dans divers documents, recommandé de prier pour l'union des chrétiens durant les jours préparatoires à ce cinquantième jour après Pâques où le Saint-Esprit, survenant sur les disciples du Christ, avait fait, de leur diversité, « un cœur et une âme ». Mais, en 1908, le Révérend Paul Wattson, fondateur, comme ministre épiscopalien, d'une « Société de l'Expiation » (New-York, 1899), instituait dans cette Société des prières solennelles pour l'unité durant les huit jours qui vont du 18 au 25 janvier. Bien accueillie dès le début par les catholiques, surtout après que le Père

(1) A Montmartre, 18-25 janvier.

Paul fût entré dans l'Église avec la plus grande partie de ses religieux, encouragée ensuite par les Papes Pie X, Benoît XV et Pie XI, cette octave de prières se célèbre aujourd'hui en beaucoup d'églises catholiques. A Paris, en particulier, elle se célèbre depuis plusieurs années dans la basilique du Sacré-Cœur : chaque jour, après des Vêpres célébrées dans les divers rites de l'Église catholique et généralement sous la présidence d'un évêque, un sermon est donné, qui est suivi de la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

Sujet et point de vue choisis

Appelé, cette année, à prêcher cette octave au Sacré-Cœur, j'ai voulu traiter en théologien et avec une certaine technicité un ensemble de points constituant ce qu'on pourrait appeler les *Principes de l'* « *œcuménisme* » *catholique.*

Le mot même d' « œcuménisme » demande une explication. On entend actuellement par « œcuménisme », d'une manière générale, le mouvement d'idées, d'institutions et de faits qui vise à réaliser la réunion des chrétiens actuellement séparés. Plus précisément, on entend par « œcuménisme » le mouvement d'idées et d'activités qui conçoit cette réunion non comme l'agrégation de chrétiens considérés comme « dissidents » à une confession chrétienne considérée comme vraie et seule absolument vraie, mais pour qui les différentes chrétientés existantes, ayant toutes failli en quelque chose, ne possèdent chacune qu'une part de la vérité et devraient donc, se repentant et s'humiliant toutes devant Dieu, traiter sur pied d'égalité, consentir quelques sacrifices et s'unir dans la profession d'un minimum au moins de christianisme.

Si l'on entend par « œcuménisme » très précisément cela, il n'y a pas et il ne peut y avoir véritablement d'œcuménisme catholique. Pour l'Église catholique, en effet, l'unité de l'Église n'est pas proprement une chose *à faire* ni même une chose *à refaire*, mais c'est une chose *donnée*, qui se présente à nous comme telle, et à quoi nous avons à nous agré-

ger. Pour l'Église catholique, l'union ne peut être, finalement, que *la réunion à une unité donnée*. Telle est la doctrine invariablement exposée dans les documents romains : Lettre du cardinal Patrizzi à Pusey, Encyclique *Satis cognitum* de Léon XIII et, avec une certaine dureté de ton, Encyclique *Mortalium animos* de Pie XI.

Tout n'est pas dit, cependant, lorsqu'on a énoncé ces grands principes, et sans y contredire aucunement, mais en se tenant, au contraire, dans leur lumière, on peut essayer de voir plus concrètement ce que représente une telle réunion dans l'état présent de la chrétienté. C'est ainsi qu'entre les principes généraux formulés par le magistère et la réalité de notre unité qui sera — en son temps — l'œuvre du Saint-Esprit, s'insère tout un travail théologique et apostolique : travail par lequel on s'efforce, en les adaptant aux circonstances concrètes de nos désunions, à la psychologie et aux conditions actuelles des chrétiens effectivement séparés, de prolonger les principes doctrinaux jusqu'à des conclusions concrètes en ce qui concerne l'œuvre de notre réunion dans l'unité d'une même *Catholica*. C'est dans cette ligne que voulaient se placer les conférences de Montmartre (1).

Dans cette intention, les huit conférences furent distribuées ainsi :

Après avoir dressé rapidement le tableau de nos divisions, en tâchant d'en marquer les causes historiques ou actuelles et d'en interpréter théologiquement la tragique réalité, j'ai proposé une théologie positive de l'Église, de son unité et de sa catholicité; puis j'ai exposé et critiqué les principales au moins des conceptions de l'Église qui, du point de vue catholique, apparaissent comme insuffisantes ou fausses : l'œcuménisme libéral de Stockholm, la conception orthodoxe telle que la formule, par exemple, en s'inspirant de Khomiakov mais en se montrant moins radical que lui, le P. Boulgakov, enfin la conception « Haute-Église » d'une « via media ». Enfin, venant pour conclure à ce qui constitue le problème concret de la réunion, j'ai précisé ce que sont, au re-

(1) Ces conférences, augmentées de notes et de précisions plus techniques, seront publiées dans la collection d'études ecclésiologiques que les Éditions du Cerf se proposent d'inaugurer cette année.

gard de l'unique Église, les chrétiens séparés et — question plus délicate — les chrétientés séparées; enfin j'ai conclu en proposant une manière positive de concevoir l'œuvre de la réunion et les grandes lignes des choses à faire ou de la méthode à suivre pour y travailler.

Quand on en examine les éléments concrets, le problème de la réunion apparaît, en somme, surtout comme un problème de *catholicité* au sens le plus profond et le plus positif de ce mot. L'Église doit être catholique parce qu'elle est le Corps du Christ et que la grâce de celui-ci a la puissance de combler, de sanctifier, de s'incorporer et de s'unir, pour en faire une louange à Dieu, tout ce qu'il y a d'humain dans l'homme, tout ce qui est dispersé d'humanité par le monde, toute valeur vivante d'humanité dispersée dans tant de cultures, de conditions, de tempéraments, d'expériences spirituelles multiples et variées.

Or si l'on examine ce qui retient la chrétienté divisée, on s'aperçoit qu'à l'origine des séparations, ou du moins comme raison positive de leur durée, il y a généralement une valeur authentiquement chrétienne en ce qu'elle a de positif, mais qui, sentie ou revendiquée d'une manière trop exclusive, érigée pour elle-même en principe de vie chrétienne, s'étant développée pour elle-même en dehors de la communion de toutes les autres valeurs chrétiennes, mêlée par surcroît à tous les exclusivismes de tempérament ou de race, à tous les conditionnements historiques, économiques ou psychologiques, a formé un principe proprement « schismatique » de vie chrétienne, alors qu'elle devait être un élément de la *Catholica*, se développant harmonieusement dans la communion et l'équilibre de toutes les autres valeurs chrétiennes connexes ou complémentaires. Histoire qu'il serait bien facile d'illustrer par l'exemple des revendications initiales de Luther. En sorte que l'héritage du Christ est divisé; en sorte que des chrétientés vivent sur une part seulement de l'héritage du Christ; en sorte que ce qui devait être, dans l'unité catholique du *tout*, un élément de vie, est devenu, séparé, un principe dangereux d'erreurs et d'autonomie.

En sorte, enfin, que le problème véritable est de réintégrer dans le *tout* de la catholicité ce qui lui appartient de droit. Il s'agit, pour les chrétientés « séparées », de renoncer non ce qu'elles ont de bon et de positif, mais de renoncer leur

particularisme, le développement autonome et exclusif de leurs valeurs chrétiennes positives, et de réincorporer ces valeurs à l'unité d'une catholicité enfin pleinement réalisée.

Du côté catholique, cette réintégration suppose, sans doute, pour être même possible, des préparations, des revalorisations. Mais, à coup sûr, si aucun de nous ne change rien, *la réunion ne se fera pas.* Et, certes, nous savons tous que cette réunion est l'œuvre du Saint-Esprit, mais la question est de savoir si réellement et concrètement nous la voulons. Si nous la voulons réellement et si nous nous en représentons concrètement les données, dans le recueillement d'une âme vraiment dépouillée des fausses apparences, nul doute que nous n'acquérions l'évidence personnelle et intérieure des réformes qu'il faut, pour cela, opérer : et d'abord *en nous.*

Quelques principes concernant l'attitude à avoir en ces questions

Si la possibilité même d'un mouvement favorable à une réunion suppose ainsi que nous envisagions certains aménagements et, si l'on veut, quelques « réformes » en nous, il n'est pas moins important de n'aborder ces questions et de ne nous présenter à nos frères séparés que si nous avons réalisé ou du moins commencé de réaliser en nous une attitude profonde de l'âme et un certain nombre de dispositions. Sans prétendre aucunement être complet, voici comment, pour ma part, je formulerais les plus essentielles au moins de ces exigences :

1° Dans une telle entreprise, il ne peut absolument pas être question de minimiser ou de voiler la Vérité; il peut être question seulement de la servir et, pour cela, de la faire rayonner d'abord en soi, puis dans les autres (c'est tout l'idéal dominicain : *Contemplari et contemplata aliis tradere*). Le travail pour l'union doit s'accomplir dans la plénitude sentie et aimée de l'orthodoxie. Sans quoi, d'ailleurs, on trahirait non seulement les règles générales de tout travail théologique ou apostolique, mais les règles propres du jeu : car

le jour où nous apportons à nos frères séparés non plus la doctrine telle quelle de notre Église, mais nos vues ou nos sentiments personnels, nous n'avons plus aucun droit à leur audience et ne sommes plus qu'un médiocre serviteur de l'unité. Le principe est bien connu qu'il ne faut pas séparer la vérité de la charité (l'inverse est peut-être moins commun), « pas plus, disait le P. Lacordaire, que le Saint-Esprit ne peut à force d'amour se séparer du Fils qui est la lumière et du Père qui est le principe ».

2° Autre règle du jeu : Loyauté absolue : Nous sommes, dans le clergé, fréquemment infestés par la manie de l'apologétique à tout prix. Or l'apologétique, pour faire triompher la vérité, est souvent encline à ne pas présenter les choses tout simplement comme elles sont, mais à entrer dans une voie de camouflages, ou au contraire de mises en valeur et de surenchères au milieu desquelles un être loyal se sent invinciblement mal à l'aise.

D'autant que cela part d'un amour bien petit de la Vérité et d'une bien fragile confiance en elle. Celui qui n'est pas très sûr de ses principes n'ose trop rien dire et, ne sachant pas très bien jusqu'où il peut aller, va nécessairement le moins loin possible. Il tient coûte que coûte la position la plus sûre qui est, pour lui, celle du grand nombre et celle de tous les temps. Or, s'il est vain de vouloir être et paraître « avancé » (à quoi cela rime-t-il ?) le « *ne quid nimis* » n'est pas non plus un principe valable d'attitude en face de la Vérité, et il est parfois nécessaire d'oser, ou tout au moins d'accepter le risque de l'audace qui s'imposerait : car le service de la Vérité en des domaines peu frayés peut requérir, à l'occasion, quelque hardiesse. Mais si celui qui ne possède pas ses principes et n'est pas très sûr du terrain qu'il a devant lui, fatalement ne peut oser, celui qui possède ses principes peut, lui, en jouer librement, garder sa spontanéité à leur service (cette liberté se distingue du libéralisme en ce que celui-ci ne garde la spontanéité qu'en se servant des principes, et non en les servant).

Ainsi, loyauté absolue et liberté au sein même et en vertu de la soumission à la Vérité.

3° Troisième règle du jeu : Voir les problèmes réels. Trop souvent, nous ne connaissons les problèmes que tels qu'ils existent dans les manuels d'apologétique. C'est une des rai-

sons de la faible efficacité de notre apologétique pratique. Il est très facile de triompher de toutes les erreurs dans des livres, surtout s'ils sont rédigés en latin. Mais les difficultés réelles, qui sont celles de la *vie*, échappent le plus souvent à ces preuves. De plus, dans l'ordre des choses dont il s'agit ici, les erreurs qu'il nous faut réfuter sont liées à des requêtes spirituelles profondes où se trouve engagé le mouvement le plus positif et le plus vital d'une âme. Qu'est-ce que le protestantisme, non en lui-même (c'est une hérésie dûment condamnée), mais chez les protestants sincères? C'est la forme, erronée à coup sûr, qu'a prise, sans qu'il y ait aucunement de leur faute, leur adhésion la plus profonde, la plus vivante et la plus intérieure au Christ, Notre-Seigneur. Qu'on réfléchisse à cela.

Or on ne répond vraiment à un problème qu'en satisfaisant à toutes les requêtes authentiques qu'il contient. Ce n'est pas par une simple réfutation des erreurs qu'ils professent que nous rendrons possible et ferons apparaître comme désirable la réunion de nos frères séparés; mais c'est en répondant aux requêtes spirituelles profondes qu'ils portent en eux et dont il nous faut accueillir et assimiler toute la substance positive, en une catholicité dont on ne peut pas penser qu'elle ne puisse pas combler *aussi* de telles aspirations.

Ainsi sommes-nous amenés de toute manière à trouver dans l'idée de catholicité l'élément le plus profond du problème de la réunion, soit qu'on le considère du côté de nos frères séparés, soit qu'on le considère de notre côté, par le biais de ce qu'il faut tâcher de réaliser en nous pour rendre un mouvement de réunion possible. Du côté de nos frères séparés, il s'agit, nous l'avons vu, de réincorporer à l'unité de la *Catholica*, après en avoir renoncé le caractère particulariste, exclusif et « schismatique », toutes les valeurs chrétiennes qui font la consistance positive de leur christianisme. De notre côté à nous, presque toutes les préparations ou les revalorisations qui seront notre part dans le chemin à faire vers la réunion se résument dans ces mots : être vraiment et intégralement catholiques.

Car c'est effrayant de voir à quel point nous sommes petits, étroits, « sectaires », pourrait-on dire; nous vivons le plus souvent sur une partie seulement de notre magnifique héritage et non pas de la totalité des dons incroyablement généreux que Dieu nous a faits et que nos pères nous ont transmis. Le Christ, c'est d'abord en nous que nous l'avons divisé ! Tant d'éléments de notre foi qui sont, dans la grande tradition catholique, des choses radieusement vivantes et larges, que sont-elles devenues dans notre « pratique » la plus habituelle ? Nos dévotions présentent-elles vraiment toujours aux incroyants ou aux dissidents l'image d'un culte « raisonnable » et d'une adoration en esprit et en vérité ? La manière dont nous célébrons et recevons les sacrements ne justifie-t-elle pas, ou du moins n'excuse-t-elle pas en partie les critiques et parfois le scandale des autres ? Pour affirmer vigoureusement l'efficacité de nos rites, gardons-nous toujours aussi vivant que nos saints le sentiment de la gratuité souveraine de la grâce divine et le sens du bon plaisir royal de Dieu dans l'œuvre du salut ? Et ainsi de tout.

En sorte que la meilleure préparation de la réunion ou du retour de nos « frères séparés », en ce qui nous concerne, c'est de nous débarrasser des étroitesses de nos pratiques, de nos idées et de nos dévotions, de vivre si franchement, si intégralement et si radieusement notre catholicisme qu'il apparaisse vraiment comme *la plénitude* du christianisme; si nous apparaissions à nos frères comme ayant et vivant cette plénitude, ils auraient l'évidence que leur réunion à nous n'est pas autre chose que la réincorporation de leurs pauvres trésors d'un christianisme séparé à ce qui est vraiment *le tout*, l'*Una Catholica*.

Le Saulchoir.

M.-J. Congar, O. P.

Notre enquête

Paroisse et mouvements spécialisés

La rechristianisation des milieux de vie

A mon avis, les difficultés, les heurts qui surviennent, cet état de « gêne » qui ne règne que trop entre les paroisses et les mouvements spécialisés, viennent en grande partie d'une erreur initiale de conception, méconnaissance des véritables exigences de l'apostolat moderne, incompréhension du véritable objectif des mouvements spécialisés, exagération de l'esprit paroissial..., faute d'avoir suffisamment étudié le problème de l'apostolat dans son ensemble, tel qu'il se pose dans notre monde moderne. Le conflit est avant tout d'ordre psychologique. La plupart du temps, si on ne perdait pas de vue le but réel de tout apostolat, la véritable position du problème à l'heure actuelle, si l'on s'était fait une idée exacte et précise de chacun des organismes, les difficultés se dissiperaient d'elles-mêmes, ou du moins on trouverait tout naturellement la solution qui s'impose.

Aussi, pour écarter d'avance tout malentendu, pour pouvoir préciser d'une façon équitable les relations normales qui doivent exister entre la paroisse et les mouvements spécialisés, il me semble indispensable de bien situer au préalable le rôle respectif de ces deux organismes par rapport au but apostolique à atteindre.

La grande tâche de l'apostolat moderne : christianiser le milieu de vie

Il faut avant tout ne jamais perdre de vue la fin de tout apostolat quel qu'il soit, sinon il y a danger dans la pratique de faire de telle ou telle forme de l'apostolat une fin en soi, alors qu'elle devrait rester à sa vraie place de simple moyen. C'est là, me semble-t-il, l'erreur capitale qui nous guette tous, dans tous les domaines, dans la vie apostolique comme dans la vie spirituelle ou sociale, par suite de l'aveuglement de l'amour-propre, qui nous fait instinctivement rechercher le résultat sensible et immédiat.

Or, dans le domaine qui nous occupe ici, celui de l'activité apostolique, *le but* à ne jamais perdre de vue, c'est la destinée éternelle des âmes à assurer, en leur faisant *vivre pleinement* leur *vie chrétienne là* où la Providence les a placées, dans ces *milieux naturels* de vie (famille, profession, cité) voulus de Dieu pour les y aider.

Par conséquent, les organismes apostoliques en cause, *paroisses* comme *mouvements spécialisés*, ne sont et ne doivent rester *que des moyens* pour aider les âmes à réaliser leur destinée là où le bon Dieu les a placées.

Il reste à préciser le rôle respectif de ces deux organismes, en tant que moyens par rapport au but à atteindre.

D'abord, dans l'œuvre apostolique, deux éléments à distinguer :

1) *dispenser* aux âmes la *vie surnaturelle* qui les divinise et doit devenir le principe de toute leur activité ;

2) leur *apprendre* et les *aider à faire pénétrer pratiquement* ce principe de vie surnaturelle *dans toute* leur activité *telle qu'elle est*.

Or, étant donné le caractère essentiellement social de l'homme, cela ne dépend pas seulement de leur bonne volonté, mais aussi de *l'influence du milieu* où elles vivent ; et ce milieu, familial, professionnel, social, a été *voulu de Dieu*, selon son plan providentiel, pour soutenir les volontés individuelles et les aider à réaliser leur destinée surnaturelle.

Il faut donc que ces divers milieux soient christianisés pour remplir leur rôle providentiel de soutien auprès des individus.

D'où un *double objectif* dans cette formation des âmes : d'abord toute leur *vie individuelle* à christianiser; puis, par les meilleurs, les *milieux eux-mêmes.*

A la paroisse, cellule locale de l'Église, dépositaire des vérités révélées et de la vie surnaturelle, il appartient évidemment de dispenser aux âmes la vie surnaturelle et de les former à la pratique intégrale de cette vie dans leur milieu naturel de vie.

Si les divers *milieux* sont *imprégnés de christianisme*, si les institutions sont fondées sur les principes chrétiens, sans aucun doute la *paroisse suffit par elle-même* à aider les âmes à réaliser pleinement leur vie chrétienne, les milieux sociaux remplissant eux-mêmes leur rôle providentiel de soutiens auprès d'elle. Et, *pour conserver* à ces milieux leur atmosphère bienfaisante, à ces institutions leur fondement chrétien, il *suffit* du *rayonnement individuel* des meilleurs chrétiens vivant intégralement leur christianisme.

Mais si les divers milieux ne sont plus chrétiens et même complètement *laïcisés*, paganisés, si les institutions sont établies sur des principes contraires à ceux de l'Évangile, comme c'est le cas de nos jours, sans qu'il soit nécessaire de le prouver tellement c'est aveuglant, *l'organisme paroissial* est alors *impuissant* à remplir complètement sa mission de salut *auprès de l'ensemble* des âmes, car il est impuissant à atteindre le milieu de vie et à le refaire chrétien; ce qui est cependant indispensable pour permettre à la masse des âmes de réaliser leur destinée.

En effet, tant que les institutions et les divers milieux ne seront pas christianisés, mais resteront imprégnés de laïcisme et parfois d'athéisme, *la majorité* des âmes, étant donnée l'influence normale du milieu sur l'individu, seront dans la *quasi impossibilité de vivre chrétiennement* et se perdront. Quel est le prêtre qui n'a pas l'impression très nette que ses efforts apostoliques sont sans cesse contrecarrés, plus ou moins annihilés par l'influence contraire et néfaste des divers milieux où vivent les âmes qu'il cherche à conquérir ou même simplement à conserver ?

Si donc nous voulons atteindre la masse des âmes et leur

permettre de réaliser leur destinée, et nous le devons, — le Christ est mort pour tous, — il est absolument *nécessaire* et de *notre devoir* de chercher à *christianiser* non seulement des individus, ceux que nous approchons, mais aussi les divers *milieux de vie*, de façon à rendre la vie chrétienne plus facile à nos fidèles et surtout à atteindre tous ceux qui nous échappent. Avons-nous assez ce souci de la conquête du milieu ? Et pourtant le salut de la masse en dépend ! Voilà bien un objectif que nous ne devrions jamais perdre de vue comme essentiel à notre mission, à la mission de l'Église.

Or, pour *cette pénétration chrétienne du milieu, la paroisse par elle-même* reste *tout à fait impuissante.*

Impuissance de la paroisse devant cette tâche

Sans doute, dans la mesure où, par la direction spirituelle et par nos œuvres paroissiales, nous formons des âmes d'élite profondément chrétiennes et apostoliques, chacune de ces âmes fait nécessairement rayonner le Christ autour d'elles et exerce de quelque manière une bonne influence dans son milieu. Mais, ne recevant pas une formation suffisamment adaptée, isolée dans des milieux divers, leur influence demeure très limitée s'exerçant sur tel ou tel individu et d'une façon *accidentelle*, mais *sans prise* réelle et permanente *sur le milieu lui-même*, au point de pouvoir le changer. Et même se trouvant seules devant des difficultés qui leur semblent insurmontables, ne sont-elles portées à se décourager ou du moins à restreindre leurs visées apostoliques ? Et, de fait, nous-mêmes, devant le péril qui les menace dans leur isolement, ne sommes-nous pas portés tout naturellement à les *attirer* le plus possible *autour de nous*, dans l'atmosphère protectrice et bienfaisante des œuvres paroissiales, au point parfois de les faire vivre en quelque sorte *en marge de leur milieu réel*, où elles n'exercent alors presque aucune influence parce qu'elles ne le comprennent plus et s'en désintéressent.

Et si les œuvres paroissiales arrivent aussi, par leurs diver-

ses activités, grâce aux exemples, au dévouement du clergé et de l'élite fidèle, à créer une atmosphère de sympathie et à exercer un certain rayonnement religieux sur le territoire de la paroisse, elles *ne peuvent* atteindre en réalité, *dans leur constitution interne*, les divers milieux sociaux (milieu professionnel, ouvrier ou patronal, écoles, vie civique, etc.) qui *débordent* le cadre paroissial et forment, à travers tout le pays, *une masse homogène* et d'un seul tenant que l'apostolat purement individuel ne peut en aucune façon sérieusement entamer.

Nous sommes trop portés à oublier, à méconnaître cette *homogénéité des divers milieux sociaux sur le plan national* — et même international. Quelle illusion, quelle erreur de croire que nous pouvons atteindre, par notre seul apostolat local, isolé, les familles, les usines, les écoles, etc., de notre paroisse, comme si ces familles, ces usines ou ces écoles avaient une vie absolument indépendante de celle des autres familles, usines ou écoles de notre cité, de notre région et même du reste du pays ! Par suite de la facilité de plus en plus grande des communications, de la centralisation de l'organisation politique, de l'extension croissante des relations économiques, de la diffusion de plus en plus généralisée de la presse, de la radio, etc., n'existe-t-il pas une *interdépendance* de plus en plus étroite, quoique à des degrés divers, entre tous les éléments de chaque milieu social, au point que chaque milieu arrive à former un tout assez homogène, ayant ses conditions de vie, ses difficultés, ses préjugés, sa mentalité communes ? Et si cela est vrai de tous les milieux, c'est très spécialement vrai pour certains, tel le milieu ouvrier et l'enseignement primaire supérieur qui forment un véritable bloc.

Cette insuffisance de l'apostolat paroissial dans les conditions actuelles, Pie XI lui-même n'hésite pas à la souligner à maintes reprises : « L'activité des curés et des autres prêtres, si zélée et empressée soit-elle, est *insuffisante* pour répondre aux grandes nécessités que l'apostolat doit affronter dans les temps actuels... Les nécessités des temps exigent que, suivant les variations des mœurs et des coutumes, le clergé et les laïques créent opportunément de *nouvelles formes* d'apostolat chrétien » (A l'épiscopat argentin, 4 février 1931).

Les nouvelles formes d'apostolat exigées par la christianisation du milieu de vie

Par conséquent, pour *pénétrer des milieux aussi homogènes, s'étendant à travers tout le pays*, au point de pouvoir les transformer et les christianiser, *il faut de toute nécessité* que des apôtres laïcs, pris dans ce milieu, restant en contact avec lui, reçoivent tout d'abord une *formation* profonde *spécialement adaptée* aux besoins, aux aspirations, aux difficultés, aux préjugés, aux conditions de vie de ce milieu, puis qu'ils soient solidement *unis*, au sein même de ce milieu, dans une *organisation d'ensemble*, qui ait la même ampleur, pour y mener une action apostolique « collective ».

Or, c'est là précisément ce que le Saint-Père entend par cette Action catholique qu'il réclame avec tant d'insistance : « Pour ramener au Christ ces différentes classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former, dans leur sein même, des auxiliaires de l'Église qui comprennent leur mentalité, leurs aspirations, qui sachent parler à leurs cœurs dans un esprit de fraternelle charité. ... Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers seront des ouvriers, etc. » Voilà bien le laïcat spécialisé et organisé.

Et c'est là précisément ce que réalisent parfaitement nos mouvements spécialisés aux yeux même du Souverain Pontife : « La J.O.C., en effet, écrit le cardinal Pacelli dans sa lettre au chanoine Cardyn, du 11 janvier 1935, réalise à ses yeux un *type achevé de cette action catholique* qui est une des pensées maîtresses de son pontificat. Ce qu'elle vise, en subordination filiale à la hiérarchie, c'est la conquête spirituelle de *toute* la jeunesse ouvrière, et son *organisation et ses méthodes* sont exactement *adaptées* à un dessein qui, pour gagner plus aisément à Notre-Seigneur Jésus-Christ les âmes des jeunes travailleurs, s'applique à *christianiser les milieux* même du travail. »

Ainsi donc les *mouvements spécialisés*, aux yeux même du Souverain Pontife, ne sont pas seulement des œuvres de *surérogation* (utiles sans doute, mais dont on peut se passer), mais réellement des organismes qui s'imposent comme le

complément nécessaire de la paroisse pour christianiser les divers milieux, pour refaire des institutions chrétiennes, sans lesquelles elle ne pourra jamais assurer le salut de la masse des âmes dont elle a la charge.

Cela étant solidement établi (1), les conclusions suivantes s'imposent nécessairement :

Irréductibilité des deux organismes

A) Il ne peut être *aucunement* question de *réduire* un organisme à l'autre.

1° D'abord *pas de réduction des mouvements spécialisés* au cadre paroissial, puisqu'ils sont le *complément nécessaire* de la paroisse.

Sinon, c'est *annihiler* toute leur *puissance d'action* dans les divers milieux sociaux avec lesquels ils doivent rester en contact constant et qui, de fait, débordent le cadre paroissial, puisque c'est porter atteinte à leur constitution même : adaptation spéciale, centralisation de l'organisation, condition même de leur succès.

Agir autrement, vouloir les assujettir plus ou moins au cadre paroissial, les sacrifier à certaines prétendues exigences de la vie paroissiale, c'est implicitement les traiter en œuvres de surérogation et faire plus ou moins de la paroisse une fin en soi, ou du moins un moyen qui se suffit à lui-même; ce qui ne peut être admis, comme nous l'avons établi. Oui, dans l'état actuel de laïcisation des divers milieux de vie, de plus en plus homogènes, la *paroisse* ne peut *pas* et ne doit *pas* se considérer, comme un *organisme totalitaire*, suffisant par lui-même à tous les besoins de la vie chrétienne individuelle et sociale de toutes les âmes.

(1) C'est ce que Mgr Bruno de Solages appelle : « la nécessité de l'apostolat institutionnel spécialisé », et prouve magistralement dans son ouvrage : *Le problème de l'apostolat dans le monde moderne*; de même, le R. P. Desbuquois dans sa Conférence sur « l'Apostolat spécialisé et les Mouvements de milieux », à la journée des aumôniers fédéraux de l'A.C.J.F. de 1935.

2° Il ne s'agit *pas* davantage, à proprement parler, de *réduire la paroisse* aux mouvements spécialisés.

La paroisse reste la *cellule fondamentale* de l'Église, le foyer normal de la vie chrétienne, où les militants des mouvements spécialisés eux-mêmes sont obligés de venir puiser la *vie surnaturelle* qu'ils entendent transmettre aux autres et infuser dans leur milieu d'influence. Si les mouvements spécialisés sont nécessaires, ils ne sont néanmoins que des compléments, le prolongement de l'apostolat sacerdotal dans les divers milieux sociaux.

Peut-être, cependant, sera-t-il possible et souhaitable un jour, du moins dans certaines agglomérations aux milieux sociaux très marqués, pour éviter ce dualisme des œuvres paroissiales de conservation et des mouvements spécialisés de conquête, et faciliter l'activité du clergé paroissial en y mettant plus d'unité, de réduire *peu à peu* l'organisation paroissiale à un *rôle de coordination locale* entre les diverses sections de mouvements spécialisés de la paroisse (par exemple : J.O.C., J.E.C., J.C.). Mais cela ne peut pas se décréter ; ce sera l'œuvre des exigences de la vie et du temps; et, je crois, *jamais généralisable*, par exemple dans certaines agglomérations aux milieux sociaux très mélangés.

Modalités d'une collaboration nécessaire

B) En tout cas, dès maintenant, c'est la *collaboration* qui s'impose, en vue de l'unique but à ne jamais perdre de vue : la sanctification de toutes les âmes dans et par le milieu naturel de vie où la Providence les a placées.

1° *La paroisse ayant besoin* des mouvements spécialisés (organismes adaptés et centralisés) pour christianiser les divers milieux sociaux, et par là la masse des âmes qui y vivent et qui échappent à sa propre influence, doit donc *favoriser et aider* par tous les moyens en son pouvoir ces mouvements spécialisés.

a) D'abord avoir le *souci constant* de rechercher, susciter, former, parmi ses meilleurs éléments, de *véritables apôtres*

laïques, en leur faisant prendre conscience de leur responsabilité à l'égard de leur milieu, de façon à les lancer à la conquête de ce milieu dans les rangs des mouvements spécialisés, *au lieu* de laisser *accaparer* ces âmes d'élite, capables de véritable apostolat, *par des occupations* purement *matérielles* au sein de nos œuvres paroissiales.

N'est-il pas regrettable de voir un jeune ouvrier, intelligent, ardent, énergique, bon chrétien, se contenter de devenir un brillant chef d'équipe de baskett, alors qu'il aurait pu devenir un vrai meneur ouvrier ? Sans doute, il a fait du bien aux camarades de son équipe, pendant cinq à six ans, mais qu'est cela à côté de l'influence large et profonde qu'il aurait exercée comme dirigeant jociste et qu'il continuerait d'exercer, comme chef syndicaliste, par exemple, transformant peu à peu son milieu ouvrier, alors qu'à vingt-cinq ans il ne joue plus au baskett, mais se trouve incapable, faute de formation suffisante et d'orientation d'âme, d'être le meneur qu'il aurait pu être ?

b) Organiser notre vie sacerdotale (vie intérieure intense sauvegardée) et l'activité de nos œuvres paroissiales *de façon à pouvoir consacrer* le *temps convenable* et le *meilleur de nos ressources sacerdotales à la formation* de nos dirigeants et militants de mouvements spécialisés.

Et si nous sommes surchargés, s'il faut sacrifier quelque chose, n'est-il pas normal, conforme à la hiérarchie des valeurs, de sacrifier quelque chose d'une activité surtout extérieure tendant tout au plus à la conservation de quelques âmes (comme répétitions théâtrales, gymnastique...) plutôt que l'activité essentiellement sacerdotale de l'éducation, de la direction spirituelle de ces âmes généreuses qui sont en droit d'attendre cela de nous, en vue de larges conquêtes dans leur milieu ?

c) Libérer nos dirigeants de toute activité absorbante dans nos œuvres paroissiales, du moins dans la mesure où c'est nécessaire, pour qu'ils puissent *profiter* des *réunions de formation* spécialement adaptées de leur organisation et *se donner tout entiers* à leur action apostolique dans leur milieu naturel de vie, avec la *méthode* et la *discipline indispensables*; par exemple ne pas les prendre pour une représentation théâtrale ou pour notre section de gymnastique au risque d'une exécution moins parfaite, savoir nous priver de trois ou quatre militants dans une sortie de notre fanfare pour qu'ils

puissent assister à une journée d'étude ou à une récollection. N'est-ce pas conforme à la plus élémentaire logique, si nous avons le moindre sens des valeurs ?

Oui, si vraiment nous voulons le salut de toutes les âmes qui nous échappent, si nous voulons christianiser leur milieu pour les atteindre, si nous comprenons l'absolue nécessité d'une puissante organisation nationale pour agir sur ce milieu, et spécialement sur le milieu ouvrier, comme alors nous devrions nous ingénier pour permettre à nos mouvements spécialisés de donner leur plein rendement.

En face de l'objectif grandiose qu'ils pousuivent, de cette conquête des divers milieux sociaux, de cette reconstruction d'institutions chrétiennes qui permettront un jour à tant d'âmes de réaliser leur salut, que sont les petits sacrifices, la gêne qu'ils peuvent imposer à la vie paroissiale ? N'oublions pas que la vie paroissiale n'est pas une fin, mais seulement un moyen qui doit *s'adapter* à cet autre moyen complémentaire que sont les mouvements spécialisés.

2° D'ailleurs, les *mouvements spécialisés*, organismes sans doute nécessaires, mais seulement complémentaires, non seulement n'entendent pas supplanter la paroisse, mais tendent à la *seconder* très efficacement, en *décuplant* et en *étendant sa puissance de rayonnement surnaturel.*

a) D'abord leurs dirigeants et militants, qui doivent de toute nécessité participer à sa vie sacramentelle et liturgique essentielle pour se préparer sans cesse à leur action apostolique, sont naturellement, par leur *piété profonde et généreuse, un sujet d'édification et un exemple entraînant* pour tous les fidèles.

b) En transformant peu à peu, par leur action méthodique et tenace, les conditions de vie et l'atmosphère du milieu, ils rendent *l'accomplissement de la vie chrétienne plus facile* aux fidèles qui s'y trouvent et disposent peu à peu *les autres à venir ou à revenir à la foi et à l'église.* Cette transformation d'un milieu étant une œuvre *de longue haleine*, on ne peut encore, après quelques années à peine, en constater les heureux effets d'une façon très sensible et sur une grande échelle, d'autant plus que cette influence ne pourra être vraiment profonde et décisive que lorsque nos jeunes dirigeants et militants seront devenus des adultes, et que l'action organisée de nos mouvements de jeunesse se prolongera au sein

d'organisations spécialisées d'adultes, groupées dans la F.N.C., comme nos mouvements de jeunesse sont actuellement fédérés dans l'A.C.J.F.

Mais que l'on veuille bien continuer hardiment dans cette voie, et quelle belle moisson ne récolterons-nous pas dans un demi-siècle ?

Voyons loin et n'oublions pas le but à atteindre : la conquête du milieu pour assurer le salut de la masse.

Vraiment, avoir formé quelques chrétiens cent pour cent et les avoir guidés et soutenus avec une sollicitude et une patience inlassables, dans leur conquête généreuse et méthodique de leur milieu où, grâce à eux, sera assuré pour longtemps le salut d'un grand nombre d'âmes, n'est-ce pas un *résultat bien supérieur*, par ses *répercussions lointaines et durables*, à tout le bien que nous pouvons faire aux membres de nos œuvres, à qui, faute de méthode, nous ne pouvons donner qu'une formation plus ou moins artificielle et superficielle et qui reste trop souvent sans influence dans leur milieu ? Ne vaut-il pas mieux influencer profondément trois ou quatre âmes qui rayonneront durant toute leur vie sur une multitude d'autres en transformant peu à peu leur milieu, que d'en atteindre d'une façon superficielle une cinquantaine, qui non seulement exercent peu d'influence, mais qui, une fois qu'elles ne sont plus encadrées dans l'œuvre à l'âge adulte, s'abandonnent la plupart du temps à l'influence néfaste du milieu et vivent à peu près comme les autres ?

La paroisse, qui au lieu de se contenter de conserver vaille que vaille son petit troupeau, sait semer profondément dans la masse, en favorisant les mouvements spécialisés et la formation de leurs dirigeants, se prépare pour l'avenir de magnifiques moissons. Il s'agit seulement de semer profondément dans une élite bien organisée et de savoir attendre.

c) Enfin, si spécialisés et centralisés que soient ces mouvements, leurs dirigeants, habitués au sein même de chaque organisation à la plus étroite collaboration entre les divers échelons local, fédéral et national, n'aspirent tout naturellement qu'à *collaborer* aussi *sur le plan paroissial* avec les sec-

tions des mouvements similaires, comme avec les œuvres strictement paroissiales.

Un *comité paroissial* des dirigeants des divers mouvements ou œuvres est très souhaitable pour assurer l'unité d'action sur le terrain local, *à condition* cependant que les réunions ne soient pas trop fréquentes et ne revêtent pas un caractère plus ou moins *factice*, au point de nuire à l'activité essentielle de chacun sur son propre terrain. Autrement dit, contact, réunions non pas uniquement par esprit de clocher, pour alimenter la vie paroissiale, comme si elle était une fin en soi, existant pour elle-même, mais uniquement pour s'éclairer, s'entr'aider et harmoniser ses efforts dans la *mesure* où c'est *nécessaire* pour *décupler* l'action apostolique de chaque goupement sur le terrain commun paroissial.

En définitive, les mouvements spécialisés ne sont pas des concurrents qui veulent supplanter la paroisse avec ses diverses œuvres, mais des *adjuvants providentiels*, qui lui sont absolument *indispensables* pour rechristianiser les divers milieux de vie et lui permettre ainsi d'assurer le salut de la grande masse des âmes qui lui échappent, autrement dit, c'est *l'Église* qui, organisée traditionnellement sur le plan local de la paroisse, *prolonge son organisation dans les divers milieux de vie*, par le moyen des mouvements spécialisés, pour y mieux remplir sa mission de salut à l'égard de tous. Quelle *étroite et profonde collaboration* ne doit-il donc pas exister alors entre ces deux organismes ?

Limoges.

M. Poumeau,
Directeur au grand séminaire,
Aumônier fédéral de la J.O.C.

L'Union Eucharistique

*Nous sommes heureux de publier ici les statuts de l'*Union Eucharistique. *Cette « pieuse association » vient à son heure et semble providentiellement répondre aux désirs les plus chers du Souverain Pontife.*

Son Encyclique récente sur le Sacerdoce catholique *exalte précisément la valeur inouïe du Saint-Sacrifice et nous montre que le salut du monde, en des temps si troublés, ne peut venir que du Sang Rédempteur. Dès qu'ils en eurent reçu l'ordre du Sauveur, dit le texte pontifical, « les Apôtres et leurs successeurs dans le sacerdoce commencèrent à élever vers le ciel cette « oblation pure » prédite par Malachie, grâce à laquelle le nom de Dieu est grand parmi les nations et qui, offerte désormais dans toutes les parties de la terre, et à chaque heure du jour et de la nuit, continuera à l'être d'une façon permanente jusqu'à la fin du monde. C'est un vrai sacrifice et non un pur symbole, qui a une réelle efficacité pour la réconciliation des pécheurs avec la Divine Majesté, « car le Seigneur, apaisé par cette oblation, accorde la grâce et le don de la pénitence et pardonne des péchés et des crimes énormes »* (Conc. Trid., XXII, 1)...

« *De là, continue l'Encyclique, apparaît lumineuse l'ineffable grandeur du sacerdoce humain, qui a pouvoir sur le corps même de Jésus-Christ, le rendant présent sur nos autels, et au nom du Christ lui-même l'offrant en victime infiniment agréable à la Divine Majesté.* »

L'Union Eucharistique *aidera puissamment les prêtres et les fidèles à prendre mieux conscience de cette mystérieuse et salutaire influence d'expiation, de sanctification et de paix qu'exerce* à chaque minute sur toute la terre *le Sang du Sei-*

gneur répandu pour nos péchés. Elle créera un mouvement éclairé de ferveur répondant aux desseins miséricordieux du Sacré-Cœur sur ce monde troublé et coupable. Elle intensifiera, dans un esprit de prière universelle et de communion catholique, la foi au Saint-Sacrifice, à la dignité du Sacerdoce, à la nécessité pressante d'offrir sans cesse *le Corps et le Sang du Seigneur pour la conversion et la paix du monde. Quel prêtre, quel chrétien convaincu de ces choses ne voudrait donner son concours à cette croisade de prières que l'angoisse de ce temps nous presse d'entreprendre ?*

Statuts de l'Union Eucharistique dans le sang rédempteur pour la conversion du monde et la paix

I. — *Nature et but de l'U. E.*

L'Union Eucharistique est une pieuse association qui a pour but : l'offrande perpétuelle du Précieux Sang Rédempteur par un culte de messes incessamment célébrées pour *la Conversion du monde et la paix internationale.*

Elle se compose de prêtres et de fidèles qui veulent vivre profondément du Saint-Sacrifice de la Messe et *s'unir* à Notre-Seigneur Jésus-Christ, par une oblation personnelle dans ce même but apostolique.

II. — *Origine de l'U. E.*

L'Union Eucharistique a des origines très humbles. Elle fait sienne une idée chère au P. de Foucauld : convertir les peuples infidèles et « *allumer sur la terre entière le feu de l'amour divin* » par le rayonnement de Jésus invisiblement présent dans l'Eucharistie, l'offrande du Saint-Sacrifice de la Messe et l'oblation de soi-même pour aimer, servir et sauver avec Jésus, Sauveur du monde.

III. — *Motifs de l'U. E.*

a) *au point de vue doctrinal :*

L'Union existe pour rappeler constamment la grandeur du Sacerdoce du Christ, Prêtre pour l'éternité, la valeur infinie de chaque messe et les richesses insondables du Précieux Sang, « dont une seule goutte suffit pour effacer tous les péchés du monde ». Ainsi l'*Union* aspire à développer, parmi les fidèles, la connaissance et l'amour de la doctrine eucharistique. En outre, elle insiste particulièrement sur une vérité trop peu connue, à savoir qu'à la sainte Messe nous recevons des grâces selon la mesure et la ferveur de notre dévotion.

b) *au point de vue apostolique :*

Étant donné que la prière par excellence c'est bien la sainte Messe, foyer de grâces toujours nouvelles, et qu'il ne peut y avoir de supplication plus profonde que celle qui monte incessamment de nos autels, l'*Union* se propose d'établir dans l'univers catholique *un culte perpétuel de messes* célébrées à la gloire de Dieu, dans le temps et dans l'espace, pour la conversion des individus, celle des peuples et la paix du monde « dans le règne du Christ ».

IV. — *Esprit de l'U. E.*

C'est un esprit d'union intime, constante et pratique à Jésus, Souverain Prêtre, offrant son divin sacrifice à la gloire de son Père pour le salut de tous les hommes ses frères.

C'est encore un esprit d'union à Jésus, le Dieu caché de nos tabernacles, afin que « par Lui, avec Lui et en Lui » les âmes soient de plus en plus attirées dans les profondeurs de l'union eucharistique qui est pour nous une vie d'oblation selon les fins du sacrifice (Cf. lettre de S. Em. le Card. Pacelli sur l'U.E.).

V. — *Base de l'U. E. et conditions d'admission*

Fondée sur le Saint-Sacrifice de la Messe dont elle veut assurer la célébration incessante — en vue de la fin spéciale

à atteindre — l'*Union* s'appuie sur l'Encyclique *Miserentissimus Redemptor*, de S. S. Pie XI (et aussi sur les Encycliques que les Papes ont consacrées au Saint-Sacrement de l'autel).

En vue d'assurer la célébration de ces messes, l'*Union* fait appel au sacerdoce catholique, elle désire grouper des religieux, des communautés de différents Ordres, des fidèles de tous les pays et de toute condition, des malades soucieux de rendre surnaturellement féconde une vie en apparence inutile. Mais toutefois son recrutement vise moins à multiplier les associés qu'à former une élite aspirant à vivre une vie spirituelle *solide, loyale* et *généreuse*.

Pour être membre de l'*Union* et avoir part à ses privilèges il faut autant que possible :

1° Faire un effort sincère et persévérant pour se pénétrer de l'esprit intérieur et eucharistique de cette association.

2° Assister chaque jour si possible, ou du moins fréquemment, à la Sainte Messe.

3° S'assurer l'inscription nominale sur le registre d'un centre.

4° Réciter chaque jour une prière — ne fût-ce qu'une oraison jaculatoire — aux intentions de l'U.E.

La prière très chère à l'*Union* est la prière sacerdotale au ch. XVII de l'Évangile de saint Jean.

VI. — *Organisation et direction*

L'Union Eucharistique a été, tout d'abord, érigée canoniquement par S. Exc. Mgr Simeone, évêque de Fréjus et Toulon, à la célèbre grotte de sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume (Var, France). Car, après le patronage de Marie-Immaculée, Notre-Dame du Précieux Sang, sa Reine et sa Mère, l'*Union* aime à se placer sous la protection de sainte Marie-Madeleine qui, au pied de la Croix, au jour de la Rédemption universelle, représentait la multitude des âmes pécheresses rachetées par « le sang de l'Agneau ».

En vue de la diffusion de son mouvement missionnaire, l'U.E. est érigée à El-Goléa (Sahara) par S. Exc. Mgr Noüet, préfet apostolique du Sahara (et Postulateur de la Cause de Charles de Foucauld) avec l'intention particulière d'obtenir la conversion des Musulmans et autres infidèles de l'Afrique.

Aucun centre de l'U.E. ne peut être constitué sans l'assentiment de l'évêque du lieu.

Des *statuts administratifs* — qui sont à l'étude — préciseront l'organisation et les moyens de diffusion de l'U.E., qui aura en outre son bulletin périodique et ses publications, faites sous le contrôle et avec le concours du R. P. Garrigou-Lagrange, Professeur du Collège « Angelico » de Rome et Directeur doctrinal de l'*Union Eucharistique*.

A l'heure voulue de Dieu, l'U.E. aura son siège central à Rome, centre de la catholicité (1).

Plusieurs centres sont en préparation.

Les feuillets de l'U.E. ont été traduits en italien, espagnol, portugais, flamand et anglais.

VII. — *Privilèges spirituels*

Les membres inscrits de l'U.E. participent aux fruits de toutes les messes célébrées par l'œuvre, et jouissent des faveurs spirituelles si nombreuses de l'Archiconfrérie du Très Précieux Sang, qui a son siège à Rome.

N.-B. — Afin d'établir d'une manière définitive le *culte perpétuel* de messes pour la Conversion du monde et la Paix, on demande aux prêtres, aux communautés, aux fidèles :

1° De célébrer ou de faire célébrer le Saint-Sacrifice de la Messe trois fois par an (tout au moins une fois par an) à date fixe ;

2° Pour la célébration de ces messes, les fidèles peuvent s'adresser au prêtre de leur choix, dans leurs diocèses respectifs, toutefois ils sont invités à informer un centre de l'U.E. de la date qu'ils auront choisis pour la célébration.

3° Le feuillet de l'U.E. : *Le culte perpétuel des messes* donne les précisions nécessaires pour faciliter la célébration des messes à date fixe.

(1) Présentement adresser les correspondances : Secrétariat de l'U.E. La Sainte-Baume, Plan d'Aups, par Saint-Zacharie (Var).

LECTURES

POUR LA VIE INTÉRIEURE

I. — Doctrine

1. E. Hugon, *Le Mérite dans la vie spirituelle.* Les Éditions du Cerf, Juvisy, 1935. 1 vol. (10 × 16) de 44 pp. 2 fr.
2. Jacques Debout, *La Mort est morte.* Éditions Spes, Paris, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 182 pp. 9 fr.
3. Joseph Lucas, *Mystère au seuil du Paradis*, pensées consolantes sur le purgatoire. Traduit par L. Muller, S. Sp. Éditions Alsatia, Paris-Colmar, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 120 pp. 6 fr.
4. *Les Exercices spirituels*, textes pontificaux annotés par Albert Valensin, S. J. Desclée de Brouwer et C^ie^, Paris, 1935. 1 vol. in-12 de XIV-192 pp. 10 fr.

Nous ne ferons que signaler la claire plaquette du regretté P. Hugon (1) : c'est un précieux chapitre, qui manque en beaucoup de nos catéchismes.

Les réflexions fortes et pénétrantes de Jacques Debout sont d'un croyant lucide, doublé d'un artiste, qui proteste contre la peur et l'oubli de la mort et des morts : « Ces pages ont pour but de montrer nos morts bien vivants dans une Éternité divinement humaine... Je voudrais qu'elles rendissent en quelque sorte leurs morts à ceux qui ne peuvent s'en passer. »

Et, quoique l'auteur s'en défende, c'est toute une théologie de l'au-delà qui verse ici ses flots de lumière.

(1) Articles publiés dans *La Vie Spirituelle*, t. II (1920).

Sous forme d'entretiens par lettres, le P. Lucas expose au grand public la pensée de l'Église sur le purgatoire, ses souffrances, les suffrages de l'Église militante. Il y fait le procès des exagérations qui font du purgatoire un enfer temporaire. Doctrine discrète; lecture facile et réconfortante.

Le premier volume de la collection de textes pontificaux « Cathedra Petri » est consacré aux *Exercices Spirituels*. Outre le texte latin de plusieurs lettres de Léon XIII, Pie X et Benoît XV, on y trouvera, traduits et annotés, trois documents de Pie XI, dont l'encyclique *Mens nostra* du 20 décembre 1929.

Pour le commentaire, il était difficile de choisir un interprète mieux qualifié que le R. P. A. Valensin. Trois appendices précisent : 1° le sens de l'ascèse chrétienne et le point de vue pratique des *Exercices* de saint Ignace ; 2° le concours précieux de la liturgie et du chant grégorien aux exercices de la retraite; 3° la théologie de cette prière profonde que la retraite veut épanouir dans l'âme chrétienne.

II. — Les Sacrements

5. E. Hugon, *Les Sacrements dans la vie spirituelle*. Éditions du Cerf, Juvisy, 1935. 1 vol. (10 × 16) de 95 pp. 3 fr.
6. F. Cuttaz, *Notre Pentecôte, La Grâce du chrétien militant*. Éditions du Cerf, Juvisy, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 240 pp. 12 fr.
7. J. Lucas, *Joies et profits de la confession*. Ouvrage dédié aux âmes de bonne volonté timorées et aux autres. Traduit par L. Muller, S. Sp. Éditions Alsatia, Paris-Colmar. 1 vol. (12 × 19) de 132 pp. 6 fr.

La brochure du P. Hugon (1) expose simplement l'essentiel de la théologie des sacrements en général : rôle, effets : grâce et caractères, dispositions requises.

M. le chanoine Cuttaz, dans le même esprit, consacre un volume exprès à la Confirmation. Pur exposé, sans contro-

(1) *La Vie Spirituelle*, t. VI et VII (1922).

verse, destiné à tout chrétien soucieux de pénétrer le don unique qui lui a été octroyé par l'onction de l'évêque. Saint Thomas a fourni le fond de la doctrine; d'abondants emprunts aux Pères, à la vie des saints, appuient l'effort heureux pour retrouver le sens de *Notre Pentecôte*.

L'aimable et solide opuscule du P. Lucas veut redresser les déformations courantes du sacrement de Pénitence chez les âmes « pieuses ». L'auteur défend énergiquement la liberté évangélique compromise chez les scrupuleux de toute sorte : « Je m'en tiens à la doctrine des apôtres, qu'on n'a pas le droit d'imposer aux fidèles des fardeaux inutiles. »

III. — Le divin Modèle

8. Abbé St. Gamber, *Quand Il parlait sur nos chemins.* De Gigord, Paris, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 315 pp.
9. L. Soubigou, *Pages d'Évangile pour notre temps.* Desclée de Brouwer et Cie, Paris, 1935. 1 vol. in-12 de 196 pp. 10 fr.
10. André Letousey, *L'Évangile règle de vie.* Le sens chrétien formé par l'étude des textes. 2e édition. Desclée de Brouwer, Paris, 1935. 1 vol. in-8 de 668 pp. 15 fr.
11. Mgr Tihamer Toth, *Le Christ et la jeunesse.* A la jeunesse catholique. Traduit du hongrois par Victor Léh. Éditions Salvator, Mulhouse; Casterman, Paris-Tournai, 1936. 1 vol. in-8 écu de 292 pp. 15 fr.

Le chanoine Gamber nous offre de sobres méditations sur quelque quarante paroles de Jésus. Une sagesse chrétienne solide et comme décantée transparaît en ces pages tranquilles et délicates.

M. Soubigou cherche à retrouver dans la vie de l'Église d'aujourd'hui, dans la vie des chrétiens groupés autour de l'Hostie et du Sacerdoce catholique, l'écho et le développement des faits et gestes de Jésus dans l'Évangile. L'Évangile continue dans le monde, puisque Jésus vit dans son Corps mystique. Et, pour mettre en lumière cette immense survie de l'Évangile, l'auteur groupe autour des récits évangéli-

ques (1) — ministère galiléen autour de Capharnaüm, voyages à travers la Palestine — de curieuses citations des écrivains catholiques actuels les plus attentifs aux résonances chrétiennes dans le monde moderne.

Lecture attachante et éclairante.

Sur le beau livre de M. Letousey, qui reste le guide sûr et discret d'une lecture méditée de l'Évangile, cf. *La Vie Spirituelle*, avril 1931, pp. 109-110.

Mgr Toth commente et médite pas à pas toute la vie du Sauveur, pour le garçon et le jeune homme chrétien, avec cette chaleureuse bonté, cette simplicité alerte, cordiale et pratique, qui vaut tant de lecteurs à ses ouvrages.

IV. — Les modèles

12. Abbé Paul Bayart, *Saint François vous écrit...* Traduction et commentaires des opuscules de saint François. Éditions Franciscaines, 27, rue Sarrette, Paris, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 380 pp. 15 fr.
13. P. Félix-M. Beauchemin, O. F. M., *Le Savoir au service de l'Amour.* Introduction du R. P. E. Longpré, O. F. M. Librairie Saint-François d'Assise, Paris; Duculot, Gembloux (Belgique), 1935. 1 vol. (12 × 19) de 180 pp. 10 fr.
14. Monsieur Poppe, *Entretiens sacerdotaux*, traduits du flamand par le R. P. Lekeux, franciscain. Lethielleux, Paris, 1935. 1 vol. in-8 couronne de 192 pp. 10 fr.
15. Mgr Convert, *Méditations sacerdotales*, ou Le saint Curé d'Ars modèle du prêtre retraitant. Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1935. 1 vol. (10 × 16) de 262 pp. 10 fr.
16. R. P. Rambaud, O. P., *Tertiaire modèle.* Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1935. 1 vol. in-8 couronne sur alfa de 137 pp. 10 fr.

(1) Empruntés de préférence à saint Marc, — et illustrés de nombreuses photographies de la Palestine.

Qu'il fait bon relire les paroles des saints ! Voici les quelques textes écrits, si savoureux, qui nous sont restés du Petit Pauvre d'Assise : Admonitions, Règles, Salutation des vertus, Testament, etc., traduits de l'édition de Quarrachi. Un bref commentaire, sans prétentions critiques, les replace dans l'atmosphère franciscaine.

Joignons-y le court triptyque du P. Beauchemin, qui montre en saint François le père, l'inspirateur, le modèle des trois grands docteurs franciscains : saint Bonaventure, le chercheur de Dieu, — le B^x^ Duns Scot, docteur du Christ-Roi, — et le B^x^ Raymond Lulle, le pêcheur d'âmes.

Connaît-on assez, en France, le jeune prêtre flamand qui fut l'initiateur de la Croisade Eucharistique ? Le recueil d'instructions, de lettres et notes intimes, que nous traduit le P. Lekeux, nous révélera le cœur sacerdotal de « Monsieur Poppe », mort à trente-trois ans avec la réputation d'un saint. « La première fois que je le vis, disait déjà le cardinal Mercier, je fus remué jusqu'au fond de l'âme : un courant de grâce émanait de lui. »

Surnaturelle — certes ! et avec une douce intransigeance —, hiérarchique, eucharistique, mariale : tels sont les traits, éminemment catholiques, de la spiritualité de l'abbé Poppe. Au centre de tout, Jésus Homme-Dieu, source de grâce ; Jésus aimé, cherché, imité dans sa pauvreté et sa croix ; Jésus donné aux petits, aux enfants ; Jésus rappelé aux prêtres, qui ne peuvent rien sans sa sainteté... Il est difficile de résister à l'accent juvénile de ces notes si simples et cordiales.

Pour le prêtre retraitant à Ars, M^gr^ Convert tire des sermons et de la vie du saint Curé d'Ars la matière d'une retraite sacerdotale solide et fructueuse.

Enfin mentionnons ici le portrait si vivant, si ferme, si élevé du « Tertiaire modèle », tracé spécialement pour la famille dominicaine, mais avec une discrétion et des suggestions pratiques qui peuvent éclairer toute âme chrétienne fervente vivant dans le monde.

fr. Hyacinthe Dondaine, O. P.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLVI

JANVIER 1936-MARS 1936

Les Principes et la Pratique

R. Bernard. — Dieu aimé dans le Christ 113
— Notre prochain aimé dans le Christ 225
Fr. Braun. — La charité et la fraternité des peuples. . . . 21
R. Gar.-Lagrange. — La charité parfaite et les béatitudes. . 5
A. Lemonnyer. — La vertu de religion 31
J. Malègue. — Méditation nocturne autour de Chartres. . . 146
A. Roullet. — L'amour du prochain : loi de l'Homme et loi de la Société 128, 247
Sacerdos. — Connaître notre temps. 263

Les Maîtres et les Modèles

P. Cras. — Louise Nicolle 57
R. Garrigou-Lagrange. — Louyse de Ballon. 165
Em. Georges. — Saint Jean Eudes 152
P. Mesnard. — Saint André-Hubert Fournet 267
P. de Paillerets. — Mgr de Ligonnès 283
Mgr A. Saudreau. — Le destin des maîtres mystiques . . . 37

Textes anciens

Saint André-Hubert Fournet. — Écrits spirituels, Extraits . 293
Marie de Sainte-Thérèse. — L'accord du parfait amour . 78, 185

Les Idées et les Œuvres

Apostolus. — La pudeur 85
— Aumôniers de lycée 192
— Spiritualité de l'érudition 299
M.-J. Congar. — Pour l'unité du monde chrétien. 304
Ét. Lajeunie. — L'adaptation de la catéchèse 97
H. Maréchal. — Santé des Scouts de France. 207
— L'éducation religieuse par le film-fixe . . . 101
N. — L'union eucharistique. 324

R. Plus. — Le glorieux passé des Ursulines 89
M. Poumeau. — Paroisse et mouvements spécialisés : la rechristianisation des milieux de vie . . 312
H. de Villeneuve. — Paroisses et mouvements spécialisés : La coordination des deux organismes . . 196

Lectures

H. Dondaine. — Pour la vie intérieure 329
M. Fargues. — Formation religieuse des petits. Livres pour les enfants 106
Ét. Lajeunie. — L'année mariale. 214

Bibliographie

V. Barclay. — Les belles découvertes de Pierre et de Véronique 110
P. Bayart. — Saint François vous écrit. 332
F.-M. Beauchemin. — Le savoir au service de l'amour. . . 332
G. Berthier-Madelin. — Saint Christophe. 106
Bérulle. — Notre-Dame dans l'enfance de Jésus 220
P. Bouchage. — La Vierge et le sacrifice 222
R. Boulanger. — Le Dieu de Marie dans le Saint Rosaire . . 222
J. Christophe. — Assomption 106
Mgr Convert. — Méditations sacerdotales 332
F. Cuttaz. — Notre Pentecôte. La grâce du chrétien militant. 330
J. Dannemarie. — La fête du Sacré-Cœur 106
Dom David. — Chants religieux pour les petits 112
J. Debout. — La mort est morte 329
R. Delaubry. — Saint Jean Bosco. 108
P. Desmarais. — Saint Albert le Grand, docteur de la médiation mariale 217
Cl. Dillenschneider. — La mariologie de saint Alphonse de Liguori, sources et synthèse doctrinale . 221
J. Dillersberger. — Le mystère de la virginité. 223
G. Duhamelet. — Sainte Geneviève 106
R. Duverne. — Les Saints Innocents 106
St. Gamber. — Quand il parlait sur nos chemins. 331
P. Genevois. — Bible mariale et mariologie de saint Bernard. 217
A. Godoy. — Les litanies de la Vierge 223
A. Goldie. — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 108
E. Hugon. — Le mérite dans la vie spirituelle. 329
— Les sacrements dans la vie spirituelle 330
S. du Jeu. — Saint François Xavier 108
C. Lavergne. — L'Enfant Jésus de douze ans 112

A. Letousey. — L'Évangile règle de vie 331
J. Lucas. — Mystère au seuil du paradis 329
— Joies et profits de la confession 330
J. Malègue. — De l'Annonciation à la Nativité 223
El. Mariémy. — Saint Vincent de Paul. 108
V. Marmoiton. — Apparition de Pontmain 108
— Les cinq pains de Martial. 112
P. Mellet. — La sainteté de la Mère de Dieu, essai sur la mariologie de saint Albert le Grand 217
C. Melloy et J. Hebbelynck. — Cinq contes de Noël. . . . 112
P. Mertens. — Anne Wang. 110
R. Moisdon. — Marie-Thérèse 110
Ild. Munding. — La couronne aux douze étoiles 222
N. — Antoine Martinez, un ange de 8 ans 110
P. Neubert. — Mon idéal, Jésus Fils de Marie 222
D. Nogues. — Mariologie de saint Bernard 214
P. Petitot. — Histoire exacte des apparitions de Notre-Dame de Lourdes. 222
Plusieurs. — Notre-Dame de la Route 222
M. Poppe. — Entretiens sacerdotaux 332
P. Rambaud. — Tertiaire modèle. 332
P. Rangel. — La doctrine mariale de saint Bernard 214
A.-D. Sertillanges. — Le mois de Marie 223
L. Soubigou. — Pages d'évangile pour notre temps 331
Mgr T. Toth. — Le Christ et la jeunesse 331
A. Valensin. — Les exercices spirituels. 329
G. Viance. — Annonciation 106
J. Vincent. — Sainte Thérèse de Lisieux 106
R. Zeller. — Ascension 106

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).